

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
 Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle, br., 8 fr. 75.

N<sup>o</sup> 255. VOL. IX. — SAMEDI 14 AOUT 1847.  
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
 Ab. pour l'Étranger. — 60 — 90 — 40.

### SOMMAIRE.

**Histoire de la semaine.** — Portrait du pape Pie IX et de ses principaux ministres. — Travaux nobles. — Ouvrier de Paris. — Lancement de la frigate le Renommé. — Tombeau du général Gohier au Père Lachaise, par David. Cinq Gravures. — Chronique musicale. — Caïal du Mont. (Fin.) — Le Temple. Le rotoudu du Temple; le pavillon de Flore; corré de la Forêt Noire; nioleuse, marche de vœux choprouz; les réléuses cherchont à oltirer la potence; polifrére, femme faisant les commotions; corré du Palais Royal. — Don Augustin Euzariziza Nouvelle, par M. J. Laprade (Suite). — Abyssinie. La danse de l'abelle, en Egypte; Abyssins; Chahoz; ruines d'Arroum, prêtre abyssin; montagnas du Drevi-Démo. — Revue agricole. — Avois ers. — L'auge de la Pudeur, par le sculpteur Minelli de Milan. Une Graine. — Coeur s'ouvrant. — Principales publications de la semaine. — Distribution des prix de l'école municipale François Ier. — Nebus.

**CHANGEMENTS D'ADRESSE.** — Les abonnés qui désirent changer la destination de leur journal sont priés de vouloir bien prévenir l'administration au plus tard le jeudi qui précède la mise en vente des numéros.

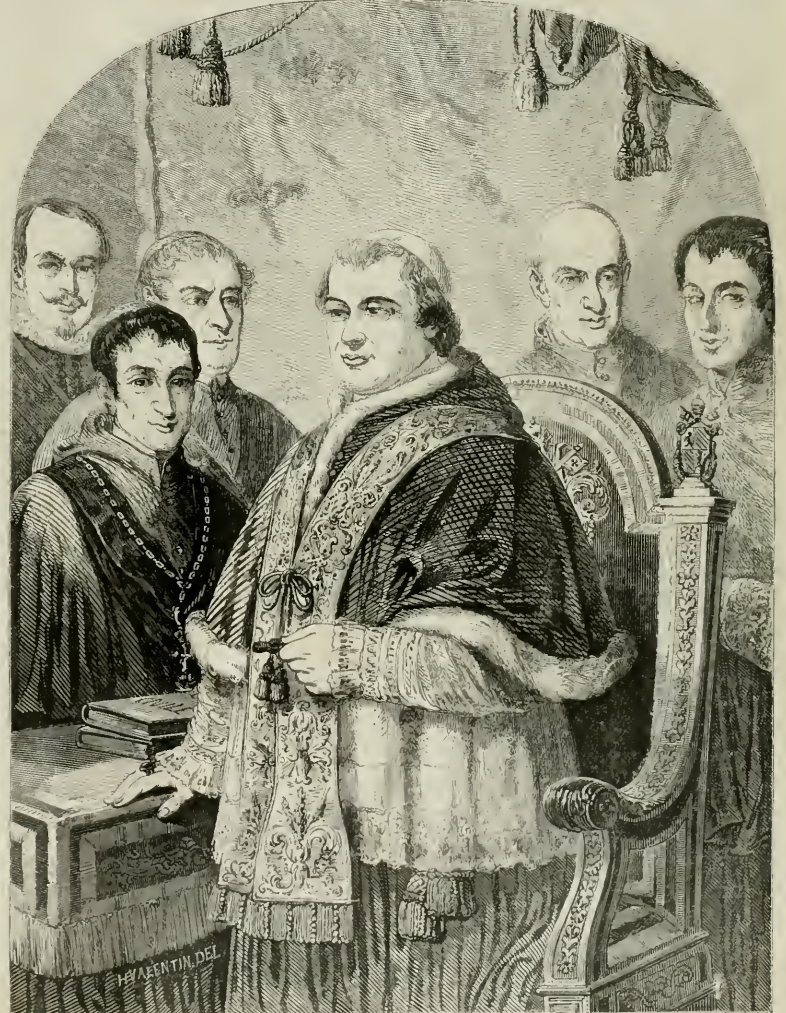
### Histoire de la Semaine.

Lundi dernier, une ordonnance royale, lue dans les deux chambres, a prononcé la clôture de la session. Au moment où notre parlement se ferme, le roi de Suède convoque le sien pour opérer une réforme dans la représentation nationale, et le saint-père arrête, sur les listes des candidats présentés par les légations, la liste définitive des députés avec le concours desquels il veut poursuivre l'œuvre entreprise par lui. — Un peintre espagnol, M. Galofre, avant réuni dans un même cadre le portrait du souverain pontife et ceux des conseillers qui se sont succédé dans sa confiance, S. M. Louis-Philippe a voulu acquérir cette œuvre remarquable, et nous avons été mis à même de la reproduire.

**CONVOCAION DES CONSEILS GÉNÉRAUX.** — Une ordonnance du roi a fixé au 50 de ce mois l'ouverture de la session des conseils généraux, laquelle devra être close le 15 septembre. Il n'y a d'exception, selon l'habitude, que pour les conseils généraux de la Corse et de la Seine. La session du premier commencera le 11 octobre, et sera close le 25 du même mois; celle du second commencera le 2 novembre, et sera close le 16.

**CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS.** — Le conseil municipal de Paris a terminé, le 7, sa session annuelle. Ses investigations l'ont mis en position de reconnaître de graves et coupables abus dans les opérations de certains recenseurs de la garde nationale. Chaque année, 18,000 francs étaient alloués aux douze maires pour les frais de ce recensement. Il est résulté pour le conseil la preuve évidente que des individus en assez grand nombre ont obtenu de ne pas faire partie de la garde nationale, et ont échappé à l'inscription sur les contrôles dans certains arrondissements, à l'aide de dons que la loi pénale condamne. Le conseil municipal voulait d'abord que ces faits fussent dénoncés au procureur du roi; mais on se sera dit peut-être que le nombre des coupables étant considérable, et que la peine qu'ils avaient encourue étant celle de la dégradation civique, qui dispense du service, il en résulterait une consolation trop donc pour certains délinquants. En conséquence le conseil s'est borné à rejeter, cette année, l'allocation de 18,000 francs, demandée par M. le préfet de la Seine, en invitant ce magistrat à se livrer à une enquête administrative et à l'étude d'un nouveau système de recensement qui ne permette plus à personne d'éviter le service de la garde nationale.

**ALGÉRIE.** — Le 50 juillet, la frégate à vapeur l'*Albatros* a ramené à Alger soixante-trois pèlerins qui, à la suite d'un naufrage sur les côtes de la Grèce, furent recueillis par les soins du consul français à Patras. Dans cette dernière ville, le roi des Grecs s'empressa d'apporter à leur infortune les secours les plus prompts. Une somme de 2,000 drachmes leur fut distribuée. Des vivres, des vêtements leur furent donnés, et bientôt l'intervention du consul de France vint mettre en



Le prince Iliopoli, grand maître du Sacré Ho-pice.  
 Le cardinal Gizez, secrétaire d'Etat.

LE PAPE PIE IX.

Le cardinal Amat, légat à Bologne.  
 D'après un tableau exécuté sur nature par M. Galofre, peintre espagnol, établi à Rome.

Le cardinal Franzoni, préfet de la propagande de la foi.

M. de Gressoloni, directeur de Rome.

terme à leurs malheurs. Comme sujets français, ils avaient des droits à sa sollicitude, et en conséquence il s'empressa de les faire embarquer sur un bâtiment de la correspondance du Levant, qui les conduisit à Marseille, d'où ils viennent d'être ramenés dans leur patrie.

La catastrophe dont ils ont été victimes n'a épargné que 70 individus sur un total de 510 passagers embarqués sur le navire syrien qui d'Egypte devait les reconduire en Algérie. Quelque déplorable que soit cet événement, il exercera néanmoins une grande influence sur l'esprit des populations, car tous ceux qui sont de retour ici s'empressent de rendre justice à l'accueil empressé qu'ils ont trouvé auprès de tous nos agents consulaires du Levant. Le passage-port qui leur est donné à la sortie du territoire algérien a été pour eux la meilleure des sauvegardes dans tout le trajet qu'ils ont eu à parcourir; dans tout l'Egypte, dans l'Arabie même, le titre de sujet français et l'actrice protection dont les couvrit le consul qui réside à Djeddah les affranchissent d'une foule de vexations qui pèsent sur les autres pèlerins. Plusieurs d'entre eux racontent avec l'accent de la reconnaissance les attentions dont ils étaient l'objet.

**Océanie.** — Un navire qui vient d'arriver de Taïti en apporte des nouvelles jusqu'à la date du 11 avril. Depuis le retour de la reine Pōmaré, tout était demeuré tranquille. Le 11 avril les corvettes de charge l'*Allier* et la *Mourthe* étaient parties pour France avec 400 soldats et officiers à bord. Le nouveau gouverneur n'était pas arrivé. Le steamer de guerre le *Gassendi*, de 6 canons, était arrivé le 11 avril de Valparaiso. Il n'y a point d'autres nouvelles.

— Le *Times* et d'autres feuilles anglaises racontent avec intérêt et franchement de nouvelles aventures de M. Pritchard à Apia, la principale île du groupe des Navigateurs, où il avait été envoyé comme consul, après que, pour donner satisfaction à cet honorable représentant de la Grande-Bretagne, le ministère français eût été amené à désavouer les marins qui avaient mis lui à ses intruzes à Taïti, et à indemniser cet honnête monsieur. C'était encore une indemnité chère pourvu qu'il eût pu quitter un des chefs de file qui a déjà été obligé de quitter. Il avait exigé du commandant des forces navales anglaises dans ces parages qu'il mit un bâtiment à sa disposition pour aller faire valoir à cette dernière résidence sa double réclamation. Elle se fondaient verbeusement et d'une façon fort confuse sur ce que le *titri* d'un jeune chef de tribu, c'est-à-dire sa ceinture de feuilles, comme costume des indigènes, était trop peu tenue un jour qu'il s'était présenté devant madame Pritchard, et encore sur ce que des insultes avaient même une jument appartenant à M. Pritchard, que celui-ci, pour se dispenser de la nourrir, laissait vaeuer et manger les révoltés. On convoqua une réunion des habitants, dans laquelle on fit voter quelques satisfactions morales et pécuniaires sur madame et M. Pritchard. Celui-ci ne se montrait pas satisfait, tout en palpanant cette indemnité nouvelle, et prétendait avoir des griefs contre une autre île encore, où il voulait qu'on le conduisit et qu'on lui fît indemniser. Mais l'officier anglais, auquel il n'avait point échappé que ces dépenses et ces réunions d'habitants n'étaient qu'une occasion cherchée par M. Pritchard pour vendre des étufs, qui n'étaient arrivés qu'après des rassemblements, se refusa à jouer plus longtemps le rôle qu'il lui faisait remplir.

**ANGLETERRE.** — La Banque d'Angleterre a jeté de nouvelles alarmes en élevant à 5 et demi pour cent le minimum, et à 6 pour cent le maximum du taux de son escompte. Le montant français de 550 millions et les circonstances qui l'ont amené, les embarras des compagnies de chemins de fer, enfin, la situation de la Banque de Londres même, ont déterminé la mesure rigoureuse qu'elle vient d'adopter. Depuis un mois, le numéraire a décliné chaque semaine : le 26 juin, on comptait dans les coffres de la Banque 10,526,406 liv. sterling en or et argent monnayé et en lingots; et le 24 juillet dernier, seulement 9,770,547 liv. sterling. La circulation des billets était, le 26 juin, de 18,051,013, et le 24 juillet, de 18,992,705. La Banque a voulu arrêter ce mouvement, que l'état des relations avec le continent tendait encore à favoriser. Il est probable que tous les achats de grains faits à l'étranger par l'Angleterre ne sont pas soldés, et de nouvelles expéditions sont encore dirigées vers ce pays. Ainsi, depuis quelque temps, plusieurs cargaisons de farines et de blés des Etats-Unis ont parties du Havre pour les ports anglais, où elles trouvent un prix plus avantageux que chez nous. Il n'est pas sans intérêt de remarquer combien la crise des subsistances a changé les relations maritimes : des navires français ont été affrétés dans les ports russes pour porter des grains en Angleterre.

L'augmentation de l'escompte, à Londres, a déjà fait sentir son influence défavorable sur la Bourse de Paris. On s'attendait que l'abondance des récoltes allait ramener le crédit public et le crédit privé dans des conditions meilleures, et que la Banque de France rétablirait l'intérêt au taux normal de 4 pour cent. Mais elle va sans doute profiter de l'exemple de la Banque d'Angleterre pour continuer un état de choses qui impose, à son profit, au commerce de Paris, un surcroît notable de charges.

**IRLANDE.** — La ville de Dublin a été, le 2 août, jour du débarquement des restes d'O'Connell II, le théâtre des plus vives démonstrations de respect et de deuil, démonstrations qui se sont renouvelées le 4, jour du service funèbre.

**ESPAGNE.** — L'insurrection carliste en Catalogne vient d'être signalée par des épisodes remarquables. Un détachement de l'Union a été surpris par les factieux à la Lacuna, pendant qu'il assistait à la messe. Un lieutenant de ce régiment, nommé Pavia, le commandant, et il s'est rendu sans coup férir. Un caporal nommé Valverde, qui se trouvait dans un poste établi au même village, avec le restant de la troupe, montant à une dizaine d'hommes, a fait bonne contenance et n'a pu être pris. L'officier, renvoyé bientôt après par les carlistes à Igualada, devra passer devant un conseil de guerre,

quant au caporal, en récompense de sa belle conduite, il a été nommé sous-lieutenant. Les quinze malheureux soldats faits prisonniers ont été trouvés, le 50 juillet, aux environs de Manresa, égorés de la manière la plus barbare.

**ETATS PONTIFICAUX.** — Le *Corriere Livornese* a rendu compte ainsi d'une tentative d'assassinat qui aurait été préméditée contre le saint-père : « Le 25 juillet au soir, au moment où le pape revenait de la promenade, un prêtre s'élançant de s'approcher de lui, dans la cour du palais où Sa Sainteté mettait pied à terre. Cet empressement fit naître des soupçons. La garde de noble l'arrêta et le remit aux zendezziers. On a trouvé sur lui deux pistolets et un stylet. »

Le même journal annonce que le cardinal Lambruschini a reçu l'ordre de quitter son évêché de Civita-Vecchia et de se rendre à Rome, — et que le gouvernement napolitain a protesté contre l'expulsion de Mgr Grassellini, l'ancien gouverneur de Rome, qui demande à être jugé.

On attend la publication de l'ordonnance sur les chemins de fer des Etats romains. Plusieurs compagnies s'étaient présentées en concurrence les unes des autres : une fusion s'est opérée.

**PARME.** — On lit dans l'*Observateur autrichien* du 51 juillet : « On se rappelle que plusieurs journaux italiens et étrangers ont rendu compte des désordres arrivés à Parme le 16 juin. La *Gazette de Venise* a été invitée à publier un rapport sur ces événements, qui a pour objet de prouver que le récit des autres journaux était exagéré. Il résulte de ce rapport que lors de l'illumination qu'on avait imposée dans la soirée du 16 à une foule d'habitants, la force armée invita avec la plus grande modération les perturbateurs à se retirer et à étouffer les lanternes. Alors une partie des perturbateurs siffla et insulta les troupes, et leur lança même des pierres. La cavalerie les repoussa, et quelques individus reçurent des coups de plat de sabre; deux seulement furent légèrement blessés. Quatorze individus ont été arrêtés. »

**TOSCANE.** — On écrit de Florence que l'édit concernant l'institution de la garde nationale pour la Toscane paraîtra à l'occasion des fêtes qui auront lieu pour les couches de la grande-duchesse, dont on attend d'un jour à l'autre la délivrance.

**SUISSE.** — Par suite de la résolution adoptée contre les officiers du Sonderbund, le vorort a adressé à tous les officiers des sept cantons une circulaire par laquelle il les a invités à s'expliquer, avant le 10 août, sur leur position et leurs rapports avec le Sonderbund. On leur demande s'ils ont l'intention de conserver une position incompatible avec les devoirs d'un officier fédéral. S'ils ne répondent pas, ils seront rayés des cadres.

**PRUSSE.** — Le procès de l'insurrection polonaise dans le duché de Posen se débat en ce moment devant le tribunal de Berlin. Deux cent cinquante-quatre accusés sont en cause. Le système de la défense est qu'il n'y a eu aucun nullemeut, dans le dernier mouvement de Gracovie, de s'attaquer à la Prusse, mais de lutter contre la Russie, et que par conséquent, alors qu'il n'y avait pas projet de révolte contre l'autorité qui poursuit, elle ne saurait prononcer une peine pour punir, non pas des actes, mais des sentiments de sympathie.

**BAVIÈRE.** — Il s'organise évidemment une croisade contre le tabac. Dernièrement un maire du département du Bas-Rhin-Calais rendait un arrêté pour interdire de fumer dans les rues, dans les cours, dans les jardins de sa commune. Voici ce qu'on écrivait de Munich le 1<sup>er</sup> de ce mois :

« Depuis quelque temps il s'est formé ici une association, dont les membres prennent le titre d'apôtres de la santé, et qui a pour objet de ramener les hommes à la simplicité et à la sobriété primitives sous tous les rapports. Avant-hier, un des soi-disant apôtres de la santé, le sieur Mahner, s'est rendu à la montagne de Mesterschlag, et là, en présence d'une foule de personnes de tout âge et de tout sexe, et après avoir prononcé un long discours, il a mis le feu à une grande quantité de tabatières, de pipes, d'étuis à cigares, de corsets, de cravates, de cois, de tabac à fumer et à priser, etc., objets qu'il a qualifiés de diaboliques, disant qu'ils ne servaient qu'à ruiner la santé des hommes et à les rendre malheureux. Des agents de police, qui de loin étaient témoins de ce bizarre auto-dé-là, sont accourus et ont arrêté M. Mahner, lequel sera traîné devant les tribunaux sous la prévention d'avoir causé un rassemblement. »

**STEHE.** — La municipalité de Malmé vient de remettre en vigueur une vieille ordonnance royale du 16 septembre 1741, tombée en désuétude depuis plus de soixante ans, et qui défend à toute personne de fumer du tabac avant d'avoir atteint l'âge de la majorité, c'est-à-dire celui de vingt-cinq ans accomplis, et cela sous peine d'amende et d'emprisonnement. Tous les jeunes gens de Malmé, au nombre de deux mille trois cent vingt, ont adressé au roi une pétition où ils lui supplient Sa Majesté de rapporter cette ordonnance.

— Le loi de Suède vient, par lettres patentes, de convoquer la diète suédoise pour le 15 novembre prochain. Le premier projet de loi qui sera soumis à la diète est son nouveau système de représentation nationale. Ce système a été élaboré par un comité nommé *ad hoc*, et dont le travail est encore tenu secret.

**RIO DE LA PLATA.** — Le *Courrier de la Plata*, nouveau journal publié à Montevideo, est arrivé avec des nouvelles jusqu'au 28 mai. Les commandants des forces françaises et anglaises, réunis sur la rade de Montevideo, ont proposé au général Oribe une suspension d'armes. Elle a été acceptée. Cette convention porte ce qui suit :

1<sup>o</sup> Les belligérents conserveront, chacun de leur côté, les postes qu'ils occupent. 2<sup>o</sup> Ils ne communiqueront que par l'entremise de parlementaires. 3<sup>o</sup> Aucune hostilité ne pourra avoir lieu sans qu'elle ait été annoncée vingt-quatre heures à l'avance.

Le gouvernement de Montevideo a expédié des ordres en conséquence à Colonia, Maldonado et sur tous les autres points occupés par ses forces.

Le bruit courait à Montevideo, le 28 mai, qu'Oribe avait donné la liberté à tous ses prisonniers de guerre.

**LA JONQUE CHINOISE LE KEYING.** — Le *Corriere des Etats-Unis* rend compte de la manière suivante de cette jonque, le premier navire du Céleste Empire qui ait osé s'aventurer de ce côté de l'Océan :

« Ce navire, Irété par la spéculation anglaise pour en faire un musée flottant, et dont la destination primitive était l'Angleterre, ne nous arrive, pour ainsi dire, que par hasard après 212 jours de mer, et après avoir touché au cap de Bonne-Espérance et à l'île Sainte-Hélène.

Le *Keying*, qui paraît brillant par la solidité beaucoup plus que par la vitesse, est un bâtiment d'environ 700 tonneaux, ayant 150 pieds de long sur 25 de large, et 12 pieds de cale : il ne ressemble d'ailleurs à aucune des embarcations connues parmi nous. L'avant et l'arrière présentent une élévation tout à fait insolite, au moins aussi grande que celle d'un vaisseau à trois ponts. Les côtés sont ornés de nattes chinoises peintes en blanc, en noir et en rouge. A droite et à gauche de l'avant se trouvent un œil gigantesque, et à l'arrière un aigle les ailes déployées.

« Les deux extrémités sont, du reste, coupées presque carrément; l'avant est ouvert, à peu près comme le sont les bateaux de Brooklyn, de Jersey city et d'Hoboken, et l'on y voit s'élever une ancre en bois de fer. Mais la pièce la plus curieuse de cet extérieur est, sans contredit, le gouvernail, lequel, quoiqu'il pèse lui-même dix tonneaux et qui plonge dans l'eau *ad libitum*, depuis dix heures jusqu'à vingt-trois heures. Dans un gros temps, il ne faut pas moins de trente hommes pour manœuvrer cette machine, suspendue à des câbles de bambou qui traversent le navire dans toute sa longueur. Ce gouvernail, du reste, en partie, l'office de qui le, car le bâtiment n'a rien qui ressemble à celui-ci; il est en bois de teck, comme le corps même du navire.

« Les mats, au nombre de trois, sont simplement des troncs d'arbre dont on s'est borné à polir la surface. Ils portent des voiles latines faites d'un tissu semblable à celui des nattes, qui se ferlent avec des cordages en bambou, sans qu'il soit besoin de monter dans la mâture. Au demeurant, le navire est bâti dans des conditions de sûreté parfaite et se comporte fort bien à la mer.

« L'intérieur, qui, dans quelques jours, va se trouver converti en un curieux musée, est tapissé de peintures représentant des animaux plus ou moins fantastiques, mais tous d'un aspect également féroce. A l'extrémité de la cabine, on voit dans une niche la statue en bois doré de la déesse Josh, ornée de quatre yeux, de dix huit bras et d'autant de mains, tenant chacune une chose différente. Devant la statue se trouvent deux autres images représentant probablement des prêtres. Dans une autre chambre se trouve l'image du dieu de la mer, et quelques peintures représentant des femmes chinoises, dont l'une tient une pipe à la bouche. Une lanterne brûle constamment devant cette seconde chambre, pour laquelle les Chinois ont une dévotion profonde. Cette dévotion s'est pourtant singulièrement affaiblie dans le cours du voyage. Pendant les premiers jours, en effet, ils ne manquaient jamais à leur adoration quotidienne. Mais peu à peu ce beau zèle s'est refroidi, et sur la fin ils se contentent de lui rendre un culte hebdomadaire. Décidément, les Chinois sont des hommes comme les autres.

« Il ne se trouve pas à bord un seul morceau de verre. Les ouvertures ménagées pour donner du jour sont fermées par des écailles d'huîtres à perles, découpées en lames très-fines et encastrées dans des cadres de bois.

« L'équipage est composé de quinze matelots européens et d'environ cinquante chinois, ceux-ci destinés naturellement à figurer au nombre des curiosités du navire. Dans le nombre est un mandarin qui a déjà donné quelques renseignements curieux sur les mœurs du Céleste-Empire. Il a, dit-il, trois femmes, et s'il n'en a pas davantage, c'est faute de pouvoir les nourrir. On lui demandait comment il venait about de pouvoir les faire vivre d'accord. « A ce propos de cravache, » a-t-il répondu avec un sang-froid digne d'un adepte de la civilisation la plus avancée. « Ce bonheur d'avoir à nu dissimuler son dédain lorsque on lui a appris que l'on ne pouvait, en Amérique, avoir plus d'une femme à la fois. « Nous n'avons pas besoin de dire à quel point la curiosité publique a été excitée par ce spectacle aussi nouveau qu'intéressant. »

**STATUES.** — On vient d'inaugurer à Saint-Omer la statue de cette ville a voulu élever sur une de ses places au duc d'Orléans, qui était aimé plusieurs fois dans ses murs prendre le commandement de camps militaires.

Le conseil municipal de Périgueux a voté de son côté l'érection d'une statue de bronze en l'honneur du général Dumasnil, né dans cette ville. Il s'est inscrit pour une somme de mille francs en tête de cette souscription nationale. M. Husson est chargé de ce travail.

**ACCIDENT.** — Une jeune fille et habile écuyère du cirque de MM. Lalanne à Lyon, mademoiselle Euclaire Leprovat, âgée de dix-huit ans, a été victime d'un accident funeste : elle est tombée de cheval en faisant la répétition de manœuvres qui devaient être exécutées le lendemain à l'hippodrome du pré du Lac, et a été foulée aux pieds par plusieurs chevaux lancés au galop. On a cru d'abord que cette malheureuse jeune personne n'avait reçu que quelques contusions sans gravité, mais son état a empiré pendant la nuit, et elle a expiré, en proie à d'atroces souffrances.

**NECROLOGIE.** — L'armée et la chambre des pairs viennent de perdre M. le lieutenant général biron Neigre.

**Travaux publics.**

Depuis qu'en rendant compte du débat relatif à l'emprunt de 25 millions que la ville de Paris va être autorisée à contracter, nous avons donné la liste des grands travaux neufs et extraordinaires, auxquels le conseil municipal se propose

de consacrer cette somme et une autre de 57 millions prises sur ses ressources ordinaires, le ministre des travaux publics de son côté a publié la situation des travaux exécutés dans les monuments et édifices publics pendant l'année 1846, en faisant connaître les délais dans lesquels il espère arriver à leur entier achèvement.

Ce ne sont pas les crédits qui lui font défaut, car, pour le dernier exercice neuf millions 942,951 fr. 80 c. avaient été mis, pour ces besoins, à la disposition de ce département, et sur cette somme, celle de quatre millions 878,209 fr. 45 c. est restée sans emploi et vient grossir d'autant les ressources votées pour 1847. Le document ministériel, pour expliquer le non-emploi d'une portion aussi considérable des crédits, fait observer que les travaux des monuments les plus importants n'ont été, pour la plupart, commencés qu'en 1846, et que les fondations ont présenté inopinément des difficultés qui se sont opposées à ce que les constructions pussent recevoir le degré d'activité qui leur a été imprimée depuis qu'elles ont dépassé le niveau du sol. C'est ainsi, par exemple, qu'au nouvel édifice en construction, rue de la Banque, destiné à la direction de l'enregistrement et du timbre, après un commencement de fouilles, la première pierre du nouvel édifice a été posée le 21 avril 1846. Cette pierre fut placée à l'angle nord-est du bâtiment, au point de section de la rue de la Banque et de la rue Saint-Pierre prolongée, près de l'endroit où l'architecte avait trouvé un terrain solide à 5 mètres, 5 mètres 25 de profondeur. D'après l'état des fondations des maisons particulières en regard de l'édifice à construire, l'architecte auteur du projet avait pensé qu'il suffirait de descendre à la même profondeur; son devis avait été établi dans cette prévision; et le conseil général des bâtiments civils avait adopté sans observations ce plan et ce devis. Mais on ne tarda pas à reconnaître, lorsqu'il fut question d'opérer les fouilles sur une plus grande étendue, que l'architecte avait été trompé par les sondages, et le conseil par l'architecte, et il fut constaté que la plus grande partie du terrain avait été anciennement bouleversée, en sorte que, pour atteindre le bon sol, on a été obligé de descendre jusqu'à dix mètres sur une très-grande partie de l'emplacement des constructions, et de donner, par conséquent, un plus fort empatement et une plus grande hauteur aux fondations, pour arriver jusqu'au niveau de la rue. Ces travaux ont été la cause de longs retards, et seront l'occasion d'un surcroît de dépenses de près de 200,000 fr. Le devis était de un million 298,000 fr.; 200,000 francs seulement avaient été employés au 1<sup>er</sup> janvier de cette année. Nous venons de dire que cette dernière somme représentait la surcharge inattendue.

Nous ne parlerons que des travaux exécutés par l'Etat dans le département de la Seine, et pour en finir tout de suite avec l'hôtel de la direction de l'enregistrement et du timbre, nous dirons que M. le ministre des travaux publics s'engage... pour lui ou pour son successeur, à livrer cet édifice à sa destination, à la fin de 1848, ou dans les premiers mois de 1849.

Au palais de l'Institut a été reprise et se continue la construction d'un bâtiment en aile à gauche de la cour principale, qui se composera particulièrement : d'une salle d'introduction, d'une grande salle des séances particulières des académies, d'une petite salle des séances, et de quelques dépendances. Cette construction sera entièrement terminée cette année, et les crédits ouverts suffiront aux dépenses.

La restauration de la Sainte-Chapelle pourrait être terminée en 1849, moyennant la somme de 820,000 fr., total réuni des deux devis, d'après lesquels on opère en ce moment. Mais d'autres crédits et un plus long délai sans doute seront indispensables pour d'autres travaux reconnus nécessaires pendant l'exécution des premiers. L'administration annonce que la restauration des verrières de ce précieux monument a été pour elle un objet de sollicitude particulière. La commission chargée d'étudier cette importante question a demandé que cette restauration fût le sujet d'un concours auquel seraient appelées toutes les personnes qui s'occupent de l'art de la peinture sur verre. « Ce concours est ouvert, et il y a lieu d'en espérer le meilleur résultat. »

Pour le palais de la chambre des pairs, outre les constructions que nous y avons vu opérer, on avait dressé deux devis de grosses réparations et d'appropriation qui se montaient à 651,222 fr. On espère, dit le document ministériel, que ces ouvrages seront terminés en 1849 ou 1850, et que les sommes qui restent à allouer suffiront au paiement des dépenses prévues. Nous le désirons vivement, car les cent mille francs, dépensés en 1846, l'ont été en — restauration de la tente ou marquise du grand péron — recouvrement de diverses descentes ou gazonnies. Il serait fâcheux que 651,222 fr. et un aussi long temps ne fussent pas à toutes les descentes et à toutes les gargouilles de la chambre des pairs, quelque besoin qu'elles puissent avoir d'être raccourcies.

Les travaux d'agrandissement et de restauration des bâtiments de l'école spéciale des Mines, rue d'Enfer, qui ont été estimés 659,420 fr., ne paraissent pas devoir dépasser cette somme, mais ne seront terminés qu'en 1852.

Le dépot des cartes et plans de la marine (rue de l'Université n° 15), qui avait à faire construire des bâtiments destinés à son agrandissement, et estimés 400,000 fr., s'est maintenu jusqu'ici dans les chiffres des devis, mais la construction ne paraît devoir être terminée qu'en 1849.

L'école normale sera complètement achevée cette année. Les crédits ouverts étaient, conformément aux devis, de un million 978,000 fr. Ils ont été entièrement absorbés, et un crédit supplémentaire pour complément de mobilier devra être demandé.

Les grosses constructions de la bibliothèque Sainte-Genève seront terminées en 1850, sans nécessité de nouveaux crédits. Le crédit attribué est de un million 775,000 fr.

La régularisation des abords du Panthéon et du palais de Luxembourg, à laquelle on a affecté un crédit de 460,000 fr., ayant donné lieu à des contestations entre des proprié-

étaires et l'Etat, il est difficile de déterminer d'une manière précise l'époque probable de son achèvement et la somme exactement nécessaire pour y arriver.

Le projet d'agrandissement et de restauration du Conservatoire des Arts et Métiers sera complètement réalisé « vers l'année 1850 », dit le ministère, qui paraît ne pas vouloir trop s'engager. Les crédits sont d'un million 600,000 fr. Les travaux répondent jusqu'ici aux prévisions analogues des devis.

Les travaux de l'Observatoire royal seront complètement achevés en 1847. — Il en sera de même de ceux de l'École vétérinaire d'Alfort, des réparations au palais de la chambre des députés, — et de la surélévation de l'hôtel de la présidence qu'on promet de mettre à l'ouverture de la session de décembre à la disposition de M. Sauzet et de tel autre président dont le nom sortira de l'urne parlementaire.

Ces travaux n'auront point entraîné d'augmentation de dépenses. — Le tableau que nous analysons a bien le soin de faire remarquer que 1846 a vu terminer la construction d'un amphithéâtre d'anatomie à l'école royale des Beaux-Arts; — des travaux à l'institution royale des Sourds et Muets; — à l'école des ponts et chaussées, rue des Saints-Pères; — aux bureaux supplémentaires du ministère de l'Intérieur et au logement de M. le sous secrétaire d'Etat, rue Hillerin-Bertin; — au ministère de l'Instruction publique; — à celui de l'Agriculture et du Commerce, et que toutes ces opérations ont également été menées à fin avec la même exactitude de prévisions et de dépenses réelles.

Les archives du ministère de la guerre, pour lesquelles a été entrepris, en 1843, un bâtiment dont le devis s'élevait à 790,000 fr., pourront être établis en 1848, sans qu'il soit besoin de crédits nouveaux.

L'édifice en construction rue de Lille, n° 71 et 71 bis, pour le nouveau dépôt des archives de la Cour des Comptes, sera livré à ce service à la fin de la même année 1848, et les dépenses paraissent devoir demeurer dans les limites du crédit ouvert de un million 493,000 fr.

Par la loi du 15 juillet 1845, il a été ouvert un crédit extraordinaire de quatre millions 968,000 francs pour la construction, sur l'emplacement d'une partie des dépendances de la chambre des députés, d'un hôtel affecté au ministère des affaires étrangères, et des bureaux et galeries d'archives que comporte le service de ce département. Et encore on se flatte de ne pas excéder le montant du crédit, et on espère pouvoir livrer l'hôtel et les autres bâtiments dans le cours de l'année 1849.

Mais quant à l'hôtel des archives du royaume pour lequel tant et de si énormes crédits votés ont été dépensés avec si peu d'intelligence, le montant des deux dernières allocations de 1845 et de 1846, ensemble un million 176,000 fr., aura trouvé son emploi en 1849. Puisse-tant de sacrifices, en admettant qu'ils n'en rendent pas de nouveaux nécessaires, être arrivés à assurer à cet important service un local qui réponde à ses besoins.

Enfin les travaux de l'église royale de Saint-Denis, qui consistent depuis plusieurs années à construire, puis à démolir ce qu'on a construit, pour le recommencer de nouveau, semblent devoir se perpétuer longtemps encore, de l'autre même de la statistique ministérielle.

La ville de Paris, elle aussi, éprouve bien quelquefois des inconvénients. Les fondations du nouvel hôpital Louis-Philippe, placées sur un sol mauvais, nécessitent en ce moment des reprises et des reconfortations coûteuses, sans lesquelles l'édifice nouveau aurait pu, avant même d'être terminé, s'enfoncer et disparaître comme une maison de la butte Montmartre.

Les nombreux accidents de ce genre dont la montagne de la banlieue est le théâtre ont porté l'administration à se demander quel était parti à prendre, ou de renoncer à l'extraction de la pierre à plâtre que la butte renferme pour laisser enfin quelque sécurité aux habitants des maisons qui la recouvrent, ou bien de dépouiller les propriétaires de ces habitations pour pouvoir alors épurer jusqu'à la fin les richesses de ce sol. On a procédé à l'estimation de celles-ci, et l'on a apprécié que ces carrières qui pouvoient servir si longtemps aux besoins de la capitale, rapporteraient encore environ onze millions de francs. Mais on a calculé en même temps que la valeur des propriétés qui couvrent Montmartre devait être portée à sept millions. La déposition et les indemnités d'expropriation auraient donc encore laissé un bénéfice de quatre millions. Mais quelque considérable qu'il soit, ou a cru devoir tenir plus compte des habitudes prises et aussi du point de vue pittoresque. On a fait reconnaître et constater l'état de tous les terrains; toutes les mesures ont été prises pour combler les excavations et consolider le sol dans les parties de la montagne qui pouvoient offrir les plus dangers. On a essuyé et les exploitations clandestines et celles qui, pratiquées à l'aide de la poudre, lançaient des pierres et des débris jusque dans les propriétés éloignées. Montmartre vivra parce qu'on l'a hissé venir au monde avant terme; mais si l'ancienne administration eût mieux surveillé les richesses de notre sol, le capital national se fût accru de onze millions, et Montmartre, construit plus tard, eût été plus solidement construit.

#### Courrier de Paris.

C'est le Théâtre-Historique et son Chevalier de Maison-Rouge qui ont eu les honneurs de la quinzaine. Il tient en éveil la curiosité publique, et tous les échos de la publicité se sont fatigués à répéter ce nom angélique, diabolique, Maison-Rouge! mais aussi quel drame, ou plutôt quels drames! et l'on peut bien employer le pluriel à propos de ce personnage multiple et de cette histoire aux mille facettes. Ne pourrait-on pas comparer ces grandes machines qui glissent aux fracas sur les viriles ramures du mélodrame, à ces omnibus voyageurs qu'on empilait indifféremment tous

les âges, toutes les conditions et toutes les curiosités? La jeunesse, la beauté, le laid, le vieux, le vice et l'innocence, le bon et le mauvais, tout y grappe et s'y niche, tout bien que mal, et quand les douze ou quinze compartiments de la machine roulante ont leur lustre, l'auteur ou le conducteur crie: « Complet! » Dans l'instinct de M. Dumas et Maquet, chaque personnage a son histoire, chaque passion sa physiologie, c'est une biographie quasi-universelle de l'époque de la Terreur, une sorte de... Au dramatique où chacun vient commettre son action lâche ou généreuse, à dire son mot horrible ou plaisant; on s'aime, on se hait, on chante, on pleure, on rit, on raille, on se bat, on se tue et on se gauloie. Vous comprenez que dans ce péle-mêle on ne sait d'abord auquel entendre et quelle cocarde mettre à son claque; voici la Giroude et la Montagne, voici le républicain et le royaliste; et de même que tous les partis se mêlent et que toutes les passions jettent leur note la plus aiguë dans ce concert gigantesque, de même encore tous les instruments résonnent et tous les genres sont confondus. L'amour y joue son petit air de lûte, on y entend la basse grave du patriotisme et le sinistre roulement du tambour. Que vous raconterai-je? Les amours de Maurice Linday et de la belle Geneviève de Maison-Rouge, les expéditions aventureuses du chevalier de Maison-Rouge, la captivité de Marie-Antoinette, la mort des Girondins, tels sont en effet les quatre épisodes principaux autour desquels l'action aux cent replis serpente et s'enroule, vive ici et plus loin traînant l'aime; on écoute, on sourit, on s'indigne quelquefois, on s'aime presque toujours, et l'on finit par arriver jusqu'au bout de ce long drame un peu à tâtons et au hasard et très-fatigué de son plaisir.

Au premier tableau (il y en a douze) la rue solitaire et pleine d'ombres, le qui étre des patronnes, une femme errante dans la nuit : « Croyez-vous, avance à l'ordre et en prison ! » Le treusement un libérateur se présente : « Merci, monsieur ! mais de grâce, ne m'accompagnez pas, ne me suivez pas; de mon seroit dépend la vie de trois personnes. — C'est donc une ci-devant que vient de sauver le républicain Maurice Linday. Mais au moins que je sache votre nom, réplique l'impétueux jeune homme. — Geneviève ! » — De ce jour la république est morte pour Maurice : il ne veut vivre que pour Geneviève. De son côté, Geneviève envoie à Maurice une bagne mystérieuse avec cette devise : Reconnaissance éternelle. Cependamment un grand complot s'ourdissait aux environs de la rue Saint-Jacques, dans la maison d'un tanneur, à l'effet d'arracher Marie-Antoinette à l'agonie de sa prison ; ce tanneur s'appelle Dixmer, son complice, c'est le chevalier de Maison-Rouge, et Maurice retrouve Geneviève dans madame Dixmer. Cette découverte ne se fait pas sans donner lieu à quelques dénoués. Les conjurés, trouvant Maurice dans leur jardin, le prennent pour un espion et vont le traiter comme tel, lorsque Geneviève demande grâce pour son libérateur nocturne, un chef de section. Alrs un grand changement s'opère sur toute la ligne des conspirateurs. Le bon Dixmer, qui n'est pas sans soupçonner quelque amourette, sacrifie la jalousie à la politique, l'amitié d'un municipal peut servir ses projets; c'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie-Antoinette éclabousser; mais qui ne sait à quel point l'histoire vous décapite ici le drame? Le Temple n'est déjà plus le cachot de la reine, c'est son tombeau; en vain Dixmer et Maison-Rouge ont armé des amis dévoués, toutes les ficelles du mélodrame ne sauraient faire croire aux revenants. Le calcul des probabilités ne laissait la ressource d'aucune donnée dramatique, mais, à défaut de l'intérêt, nous avons le bruit, et si le cœur n'y pas touché, les yeux et les oreilles sont terriblement charmés. Jamais l'art n'eût une mise en scène plus splendide et si sordide; les sautes-étolles, les bourreaux, les tricotées, la carmagnole et les gennelles, rien n'y manque; mais il est des objets qu'un art judicieux... Il n'est vrai que Boileau ne pouvait pas prévoir les nécessités actuelles du drame, et les peintures de carrefour substituées à la peinture du cœur humain.

Quand la conspiration a avorté, Maurice recorde dans son rôle de soupirant mélancolique, il maudit les discordes civiles, et lail des rêves charmants mais adultères, puisque l'inage de Geneviève s'y mêle naturellement. Alors commence l'acte suivant qui s'annonce par ces paroles : « C'est ainsi que le royalisme et la république trinquent ensemble et s'en vont de compagnie à la cour du Temple pour la délivrance de la reine. Cette cour est un peu la maison du bon Dieu, tout le monde y entre, clergé, noblesse et tiers état, c'est toujours l'antichambre de la souveraineté; il s'agit de forcer une porte, et Marie

Le nouveau plan d'évasion de la reine, conçu par Dixmer, de complicité avec Maison-Rouge, est d'une grande audace : il consiste à poignarder les deux gendarmes qui gardent Marie-Antoinette, tandis que Geneviève, introduite dans la prison, y revêtira les habits de la reine et que la reine en sortira sous la cornette et la robe de Geneviève... Entrepris périlleuse qui ne réussit qu'à moitié. Maison-Rouge est tué et l'on entraîne Dixmer au tribunal révolutionnaire. C'est le spectacle des girondins. Condamné à mort ! voilà les seuls mots qui remplissent ce dixième tableau. Le tribunal envoie du même coup à la mort et confond dans la même charrette, Vergniaud, Geneviève et Valazé ; mais, rassurez-vous : l'auteur usera de son droit tout-puissant de romancier pour arracher à l'échafaud la belle victime fantastique. Geneviève et Maurice, sans et sans, vont vivre et s'aimer en sûreté sur la terre étrangère ; le dévouement héroïque de Lorréteur a fait ces loisirs.

Enfin, enfin ! la toile se relève une dernière fois pour le tableau des adieux des girondins ; ils s'embrassent, ils chantent l'hymne : *Mourir pour la patrie*, et bientôt les chants auront cessé.

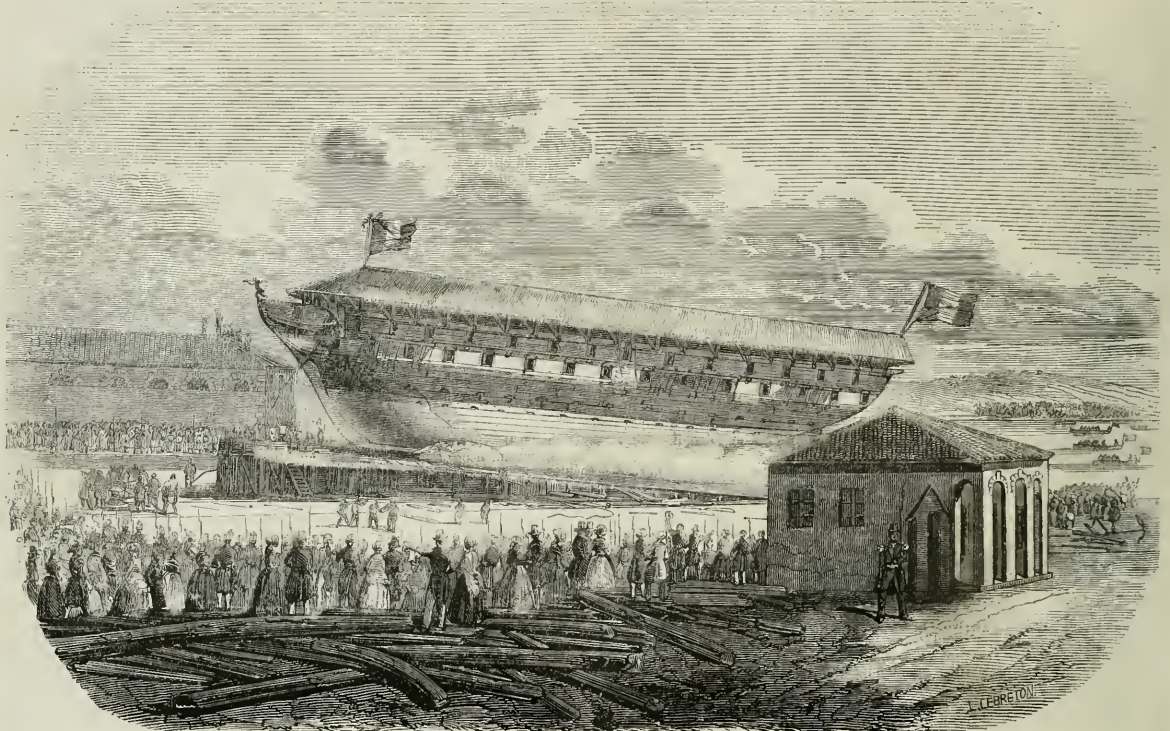
Faut-il répéter avec tant d'autres que la pièce a obtenu un très-brillant succès ; qui pourrait contester le talent des auteurs, MM. Dumas et Maquet, le zèle et l'intelligence des comédiens, la magnificence des décorations, le luxe de la

mise en scène et l'habileté dirigeante qui a organisé, arrangé, combiné toutes ces merveilles du mélodrame pour la plus grande beauté du spectacle et la satisfaction des spectateurs ? D'ailleurs la critique connaissesse et influente, le feuilleton de la grande presse a loué ces magnificences d'une voix presque unanime, et Dieu nous garde d'entamer ici le chapitre des restrictions et des réticences. Seulement on a pu remarquer, sous le faste de tant de phrases louangeuses, le secret dédain que professent toujours ces esprits distingués pour le drame à découps et la littérature déclinée ; c'est que, alors même que la bienveillance laisse aller son approbation, la conscience retire tout net son estime.

Le Théâtre de la Gaîté aurait-il cessé d'être le favori des muses et du mélodrame ? C'est en vain qu'il s'est placé sous l'invocation des plus grands saints de son calendrier, Saint-Joseph Bouchary et Saint Paul Foucher ; les fidèles vont brûler leur encens sur l'autel voisin. Cependant *la Fille du soldat* est un vrai modèle de beauté, de courage, de tendresse et de dévouement, qui mériterait bien de compter par milliers ses admirateurs. L'action la plus méritoire de Léa, c'est de sauver la vie à un jeune officier français, entreprise assez facile en apparence, si ce n'était que les auteurs ont pris un malin plaisir à l'environner d'obstacles. Henri de Montclair a épousé une odieuse femme et il se croit veuf ; ce n'est que le commencement de son malheur. Pendant qu'il

guerroie contre les Génois, cette épouse criminelle a tourné la tête à leur général qui est Autrichien, et bien que la bigamie soit un cas pendable en tout pays, elle s'appiète à l'épouser lorsqu'une patrouille amène un prisonnier, et Léona (c'est le nom de l'enfante) reconnaît son mari. « Il mourra ! s'écrie-t-elle. Il ne mourra pas ! » réplique Léa. Alors ces deux femmes se livrent aux plus violents exercices, l'une pour perdre son époux, l'autre pour sauver son amant ; et finalement la tendre Léa sort vainqueur d'un combat dont Montclair est le prix.

De mélodrame en mélodrame nous arrivons aux *Chiffonniers du Palais-Royal*. Quelle misère, hélas ! et quelles loques dramatiques ! L'un de ces artistes en vieux (Liche-à-mort) a jeté son propre fils dans la hotte de son camarade (Gobichon) pendant qu'une servante de riche maison déposait l'enfant de sa maîtresse aux enfants trouvés. En même temps, le chiffonnier dénaturé glissait dans la layette de son héritier le papier indiquant la vraie origine de l'opulent poupon. Ce troc déloyal cause, vingt ans après, un quiproquo fâcheux. Endymion, le fils de Liche-à-mort, est un grand gars, aux longues jambes, au plus long nez, très-pareuxseux et très-glorieux, qui hante les bastingues, méprise la profession de ses pères, et cherche des aieux parmi les notaires en besticles d'or. Précisément le hasard, cette providence des chiffonniers et des vaudevillistes, amène Endymion chez le no-



Port de Rochefort. — Lancement de la frégate *la Renommée*. ]]

taire Robillard, auquel madame Girardot (la veuve d'un autre magistrat) fait un aven étrange. La malheureuse abandonna jadis son fils Tristan, ce qui explique certaine irrégularité de son acte de naissance. Alors Endymion montre le papier incriminateur, et prend dans la maison la place du véritable héritier. La vertu des porte-hottes n'est pas la modération ni la tempérance, et Endymion se conduit en vrai... chiffonnier, jusqu'au moment où le Tristan de bon aloi lui constata son identité.

Mais laissons là ces pièces en loques et ce dialogue de-guénillé. Paris est plein de rumeurs joyeuses. Voyez-vous ces visages liureux, entendez-vous ces acclamations ? Aout est le mois des grands concours, des fêtes et des triomphes de l'émulation. De toutes parts il n'est question que de récompenses, d'accadules et de prix ; les Académies, la Sorbonne, les collèges, le Conservatoire, toutes les écoles enfin ont leurs lauriers. Encore quelques jours, et la moisson de lauriers sera faite, et tous ces heureux vainqueurs iront recevoir le toit natal et s'éparpiller aux quatre coins de la France.

Assis bien de toutes côtés on se souge plus qu'un repos, et la situation peut se résumer en deux mots : élétre et départ. L'été parlementaire est rentrée dans le fourreau, l'armistice a été officiellement proclamé jusqu'à l'hiver, et messieurs les députés ont commencé leur grande course au clocher. Le pomier héréditaire abrutira les plus modestes, tandis que les plus enflamés iront se rafraîchir le sang aux eaux de Canterots ou de Baden. Il est vrai que la besogne a été rude, les résultats brillants, et qu'on a lieu de se frotter les mains et de s'applaudir. On s'applaudit aussi de voir luite

le grand jour qui met un terme à tous les labeurs, et qui permet à nos parlementaires de se délester du char de l'Etat, de se donner un peu de bon temps, et d'aller se refaire l'estomac au grand air, après tant de discours indigestes et la consommation d'un si gros budget. C'est grâce à cet empressement que la session se trouve ordinairement terminée avant sa fin ; l'impatience a pris les devants, et les mots sacramentels : « La session est et demeure close, » sont prononcés à peu près dans le désert.

Samedi prochain nous vous parlerons d'autres nouveautés parisiennes qui allaient trouver place dans notre programme d'aujourd'hui, lors qu'un dessin maritime nous est présenté, et nous met dans la nécessité d'aller terminer notre revue de Paris à Rochefort. Il faut donc céder la plume à l'obligé correspondant qui nous transmet les détails suivants comme explication du croquis ci-joint.

« Dans les villes maritimes pourvus d'un grand arsenal, la mise à l'eau d'un vaisseau ou d'une frégate est un événement important, une solennité intéressante et toujours nouvelle, qui attire une affluente considérable de personnes. Pour les curieux, quels qu'ils soient, c'est un spectacle imposant que l'on ne voit jamais sans émotion ; pour le navire, c'est son premier beau jour, c'est le moment de ses langailles avec l'Océan.

« Les habitants de Rochefort et des villes voisines étaient prévus du lancement de la *Renommée*, frégate de 60 canons, dont la construction a été commencée il y a vingt-un ans, le 8 juillet 1826, sur les plans de M. l'ingénieur Le-

« Un temps superbe, des préparatifs ordonnés avec autant de soin que d'intelligence, ont favorisé l'opération, dont le succès a été complet. Les fanfares de la musique militaire, les nombreux spectateurs accourus pour assister à la fête, et groupés tant du côté du port que sur le rivage opposé, l'aspect de ce beau navire aux formes gracieuses, et qui semblait impatient de s'en aller, tout cet ensemble avait quelque chose de véritablement imposant.

« Enfin la mer est haute ; l'ingénieur a fait entendre son dernier commandement. La frégate, qui n'est plus retenue par aucun lien, semble s'ébranler d'elle-même sur son ber ; c'est d'abord un mouvement lent et incertain, comme un être intelligent qui hésite à prendre son élan ; puis elle s'avance, elle glisse paisible dans la Charente, en laissant après elle un blanc sillage de fumée, en soulevant autour d'elle des ondulations qui viennent caresser sa jeune carène. En même temps, les chapeaux et les mouchoirs s'agitent en l'air, et la foule enchantée salue par des *voat* le navire qui vient de conquérir son nouvel empire.

« Anciennement il y avait au lancement d'un vaisseau une opération fort dangereuse, qui consistait à enlever d'un violent coup de masse un dernier coin placé à l'extrémité du lieu incliné, et qui s'opposait au départ du bâtiment. Alors un condamné à mort ou un forçat était chargé de cette opération délicate. S'il avait le bonheur d'échapper au pèril, il obtenait sa grâce. De nos jours, la mécanique et l'architecture navales ont fait des progrès qui permettent de procéder à la mise à l'eau de toute espèce de navire sans exposer personne au moindre accident. »

**Tombeau du général Gobert au Père-Lachaise.**

P. M. DAVID.

La sculpture, cet art favori des anciens, est peu populaire chez les modernes; elle ne trouve que des applications très-limitées dans la décoration de nos places et de nos monuments publics. Un nouveau débouché semble cependant



Premier bas-relief. — Le baron Gobert, mourant en Égypte, remet son testament à un ami qui part pour la France.

foule : ce n'est pas une rue seulement qu'ils occupent, c'est un nombre considérable de rues à côté les unes des autres, c'est tout un quartier, toute une ville. De belles avenues aux fronds ombragés vous conduisent, par des pentes douces jusque sur les hauteurs, aux beaux quartiers de la ville, ceux habités par les morts de qualité. Car les distinctions, les prérogatives sociales se continuent encore sur cette terre, qui devrait être celle de l'égalité. La société est nécessairement très-mêlée, comme elle l'est tout naturellement de nos jours parmi nous. Mais en général on n'est inhumé qu'avec ses pairs, pour la fortune du moins. Si un coin de ce champ de mort représente les beaux quartiers, un autre représente les faubourgs, les quartiers pauvres et populeux. Ceux-ci s'étendent au pied d'un coteau dominé par le plus orgueilleux et le plus élevé des tombeaux du Père-Lachaise, consistant en une sorte de pyramide qu'on aperçoit à une grande distance, et que couronne une coupole à jour dont la roselle d'or brille au soleil comme une flamme allumée au haut d'un phare. On reconnaît de suite ces pauvres tombes à leur peu d'élevation au-dessus du sol, à leurs dimensions égales, et à la couleur noire de la clôture en bois qui les entoure et des croix couvertes de larmes et d'inscriptions peintes en blanc qui redisent le nom du défunt. Ici l'inscription fas-

seuse : à perpétuité, est absente; celle-ci ne se grave que sur le marbre, plus durable que le bois, mais pourtant périssable encore.

Le spectacle de cette inégalité sociale et de la vanité hu-



Deuxième bas-relief. — Le général Gobert sauvant de la mort, aux colonies, quatre-vingt prisonniers des noirs.

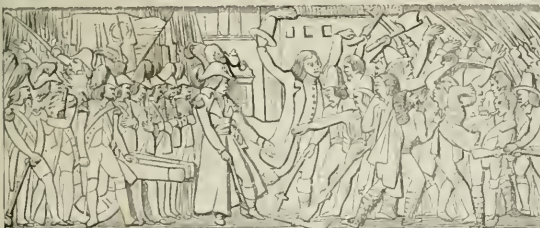
s'ouvrir pour elle. Le vaste cimetière du Père-Lachaise, où la pitié des familles entasse, chaque jour, le marbre sur le marbre, paraît destiné à devenir un musée ouvert à la sculpture d'une manière permanente. Le plus souvent, il est vrai, les travaux y sont exécutés par de simples marbriers, par des praticiens plus ou moins habiles, mais quelquefois aussi, depuis quelque temps, ils sont confiés à de véritables artistes. Un de nos premiers statuaires, M. David, y a terminé, cette année, un monument funéraire qui comptera désormais parmi les plus remarquables monuments de ces coteaux toujours vifs consacrés aux pompes mondaines posthumes. Ce tombeau est celui du général Gobert, né à la Gua (Ile-de-France), en 1770, et tué d'une balle au milieu d'une déroute lors du soulèvement de l'Espagne.

Quand on a franchi les portes funèbres du cimetière du Père-Lachaise, où sont inscrites des paroles d'espérance, la disposition de tristesse, de désolation et de recueillement sévère que l'on apportait cède à une impression première plutôt agréable qu'attristante. Si l'on n'entre pas avec le deuil de regrets personnels dans le cœur, au premier aspect, cette rue bordée de petits monuments élégants, de blanches chapelles de marbre qu'entourent des arbustes et des fleurs, plait par son alignement, sa bonne ordonnance, et les soins d'entretien qui s'y manifestent de toutes parts. Rien ne rappelle les idées de délaissement et de solitude. Les morts font

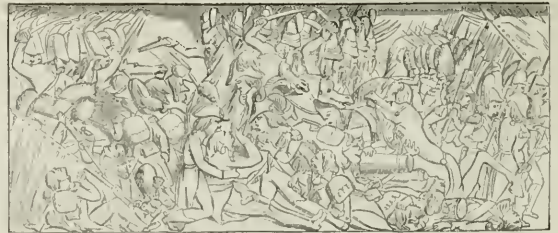


Mort du général Gobert en Espagne, groupe principal en marbre, par M. David.

maine prolongée au delà de la vie est allégué en ce qu'il éternise jusque sur cette terre de paix, de dernier repos, l'envie du pauvre à l'égard du riche. Dans une seule circonstance seulement cette inégalité semble légitime, c'est lorsqu'il s'agit d'honorer la mémoire d'un homme illustre ou ayant rendu des services publics. Ainsi on comprend qu'une des places les plus importantes du cimetière soit occupée par un beau monument consacré à Casimir Périer. Autour de lui on trouve les tombes de Gall, de Chausser, de Pinel, de Monge, de Fourier, de Percy, d'Andrieux, de Laromiguière... On aime à retrouver ainsi réunis, après leur mort, ces hommes qui ont bien mérité de la science à différents titres. Un peu plus loin sont les hommes qui se sont rendus illustres par l'épée. Si, en quittant la place circulaire où est le monument de Casimir Périer, on prend à droite une allée montante bordée d'acacias et de sycamores, du haut de laquelle la vue s'étend sur un horizon lointain dans la direction de Vincennes, on passe devant la statue du maréchal Gouvion Saint-Cyr, debout au milieu d'un hémicycle en pierre, dominé par un talus boisé, et à quelque distance de là devant le tombeau du maréchal Macdonald; puis, tournant dans une autre allée qui s'ouvre à gauche à angle aigu et dont le tombeau de M. de Martignac marque l'entrée, on arrive sur le plateau où sont réunis les tombeaux les plus riches. Le monument en marbre blanc de madame de Démidoff est un



Troisième bas-relief. — Le général Gobert haraquant les insurgés de Bologne.



Quatrième bas-relief. — Le général en chef Dampierre charge, en expirant, le général Gobert de rallier son armée.

de ceux qui attirent le plus l'attention avec celui élevé au général Foy par ses concitoyens, vis-à-vis de l'humide pierre qui recouvre Benjamin Constant. Ça et là d'orgueilleux blasons s'étalent solitaires même sur des marbres muets et sans nom. Quand on a fait quelques pas dans cette dernière avenue, les regards sont attirés par le sarcophage élevé et élégant du maréchal Suchet, duc d'Albaféra, et, à côté du

tombeau du maréchal Lefevre, par l'obélisque qui porte le nom glorieux de Masséna et qu'on aperçoit de loin à cause de sa situation sur une hauteur. — Près de là, brulant le sentier, est le tombeau du général Gobert, qui vient d'achever M. David. Il consiste en un socle de marbre, assis sur une forte base de granit et surmonté d'un groupe en marbre blanc, plein de mouvement et représentant le général Go-

bert qui tombe de cheval frappé à mort, tandis qu'un guerillero, tenant en main une escopette, est agenouillé et à moitié renversé sous le poitrail du cheval qui se cabre. L'aspect de ce groupe est saisissant. L'emplacement qu'il occupe au bord d'un talus à pic fait qu'on ne peut bien le voir que du côté du sentier, et c'est de ce côté que l'artiste a fait tomber son cavalier. Pour le voir sur l'autre face il faut re-

descendans dans l'allée placée au-dessous près du tombeau du maréchal M.odonald; mais de là le groupe vu de bas en haut présente des raccourcis loqués et la ligne se compose mal. Aussi cette partie a-t-elle été sacrifiée par l'artiste. Cependant la tête du cheval, un peu inclinée de ce côté, se dessine bien sur le ciel. Cette tête est la partie saillante de l'ouvrage. Cela est d'un dessin ferme, largement indiqué dans un style monumental. Le corps du général, qui s'affaisse et chancelle, paraît un peu court, et les longs cheveux flottans qui encadrent sa tête lui donnent une apparence un peu comme celle des raccourcis loqués de la ligne du côté de la main gauche de l'écailante, tombée à terre le long du flanc gauche du cheval et forme un massif qui sert à solidifier l'ensemble, remplaçant d'une manière heureuse les supports non motivés que se permettaient les anciens sculpteurs.

Quatre bas-reliefs décorent les quatre faces du tombeau. Le premier représente le général Gobert, gouverneur de Bologne, apaisant par ses exhortations une sédition des habitans au lieu de les faire disperser par la mitraille, comme on lui en donnait le conseil. Ce bas-relief, placé du côté du talus à pic, n'est visible que de l'allée en bas. La multitude de figures qui s'y trouvent ne nuit pas à la clarté de la scène, comme cela arrive pour le bas-relief de la face correspondante, dans lequel l'artiste a voulu représenter le général en chef Danneberg blessé mortellement qui charge le général Gobert de recueillir les débris de son armée et lui fait don de son sabre de commandement. — Dans le bas-relief antérieur du monument, le général Gobert, à la Martinique, avec un nègre qui s'apprette à faire sauter une maison minée pleine de prisonniers de race blanche. — Sacrifiant volontairement l'unité de l'exposition, M. David a cru devoir consacrer à M. Napoléon Gobert, fils du général, le quatrième bas-relief où devait être l'inscription monumentale. Il a représenté mourant en Égypte et remettant à un ami prêt à s'embarquer pour la France le testament par lequel il a légué à ses riches legs à l'Académie française et à l'Académie des inscriptions, et dans lequel il destinait une somme de deux cent mille francs aux frais de l'érection d'un monument en l'honneur de son père.

Cet ouvrage de sculpture, exécuté sur place par M. D. vid, est plein de mouvement et d'énergie. Mais ce groupe animé, est le fruit passionné d'un épisode ardent et tumultueux seules, à mon avis du moins, déplacés dans cet asile du repos éternel. Les bas-reliefs d'un tombeau, sorte de légendes explicatives, peuvent bien rappeler les scènes agitées de la vie, mais les grandes figures qui le couronnent doivent se reposer dans de sages lignes calmes et sereines qui ne contredisent pas l'idée solennelle et les recueils de la mort.

A. J. D.

Chronique musicale.

Les concours de chant, d'opéra et d'opéra-comique, qui sont venus après ceux dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro, ne l'ont été à aucun autre ni en nombre ni en valeur. Beaucoup de gens pensent que l'existence d'une telle œuvre lyrique française est impossible à Paris, à cause de la rareté des sujets chanteurs. Ces gens-là ne se doutent sûrement pas de ce que le Conservatoire de musique produit et peut produire tous les ans en ce genre. Cette année, par exemple, le concours de chant a mis devant le public qui assistait à cette séance qu'importe-cinq jeunes talents, dont vingt chanteurs et vingt-cinq chanteuses. Tous n'ont pas, il est vrai, encore atteint un très-haut degré de perfection; mais quelques-uns sont déjà très-capables de soutenir un répertoire en face de n'importe quel parterre; et, pris en masse, ils ne laissent pas que de former une pépinière suffisamment rassurante, qui surtout défruit de fond en comble les raisonnemens basés sur une prétendue disette d'acteurs lyriques. Il est juste d'ailleurs de dire que cette impulsion extraordinaire donnée aux études du chant et de la scène musicale a pris le développement que nous signalons, depuis que l'illustre M. Aubert a été appelé à la direction de l'école. Aussi l'Opéra-Comique en particulier lui doit-il ses nouveaux pensionnaires les plus distingués: mesdemoiselles Livoze aînée et cadette, Grimm, Lemercier, Levassour, Dailly, etc.; MM. Bussine, Chaix, Jourdan, etc., toutes jeunes femmes que les habitans de la salle Favart applaudissent chaque soir. Les prix de chant, cette année, ont été décernés de la manière suivante: dans les classes des hommes, MM. Barbot et Bataille, tous deux élèves de M. Manuel Garcia, ont obtenu le premier en partage; le second a été partagé entre M. Bernand, élève de M. Booderli, et M. Guenyard, élève de M. Bordini; M. Blaquière, élève de M. Duprez, M. Riols, élève de M. Bordini, et M. Meillet, élève de M. Grilli, ont partagé l'accessit. Dans les classes des femmes, le premier prix a été décerné en partage à mademoiselle Rouaux, élève de madame Danouveau, et à mademoiselle Félix Motlan, élève de M. Duprez; le second, à mademoiselle Dnoz, élève de madame Danouveau, et à mademoiselle Pansot, élève de M. Duprez; l'accessit, à mademoiselle Petit-Brière, élève de madame Danouveau, à mademoiselle Pillot, élève de M. Banderati, à mademoiselle Daniel, élève de madame Danouveau et à mademoiselle Decroix, élève de M. Duprez. Ainsi quinze noms sur quarante-cinq concurrents sont sortis de l'urne à des titres divers, mais tous bien mérités et légitimement acquis par droit de talent.

Après le concours spécial de chant à eu lieu celui d'opéra-comique. M. Bataille, élève de M. Moreau-Sainti, a joué d'une façon très-remarquable une scène de la *Marruise*, et obtenu tout le premier prix; le second a été donné en partage à mademoiselle Petit-Brière, élève de M. Moreau-Sainti, mademoiselle Pillot, élève de M. Morin, et M. Evvard, élève de M. Moreau-Sainti. M. Nathan, mademoiselle Vvord, et mademoiselle Decroix, tous trois élèves de M. Moreau-Sainti, ont partagé l'accessit.

Le concours de grand opéra a eu lieu le lendemain du précédent. C'est encore le nom de M. Bataille qui est sorti de l'urne pour le premier prix, avec celui de mademoiselle Pansot. L'un l'a obtenu en jouant le rôle de Bértram dans la belle scène du cinquième acte de *Robert-le-Diable*; l'autre en jouant le rôle de Léonard dans le quatrième acte de la *Favorite*. Ils sont tous deux, pour le grand opéra, élèves de M. Michelot. Le second prix a été partagé entre M. Guenyard, mademoiselle Decroix, élèves de M. Levassour, M. Barbot, élève de M. Michelot. MM. Genibrel, Balanquic, Reynard, élèves de M. Levassour, et mademoiselle Danouveau, élève de M. Michelot, ont obtenu l'accessit en partage.

On a remarqué que MM. les directeurs de nos théâtres lyriques ont assidûment suivi tous ces concours. Déjà sans doute chacun d'eux a jeté son dévolu sur la plupart des concurrents pour en augmenter son personnel, soit immédiatement, soit à une époque plus ou moins rapprochée. De toute manière, ils ne sont pas en droit de se plaindre qu'il y ait pénurie, comme quelques personnes voudraient le faire croire. Les classes du Conservatoire sont là pour démontrer positivement le contraire.

Les instrumens à vent ont fourni cette année aussi leur part de résultats satisfaisans. Dans la classe de flûte de M. Tulon, le premier prix a été décerné à M. Lascoretz, le second à M. Pénas, l'accessit à M. Heimbach. Dans la classe de clarinette de M. Klosé, le premier prix a été décerné à M. Rose, l'accessit a été partagé entre M. Parés et M. Mimart. Dans la classe de cor à piston de M. Meiffred, M. Maury a obtenu un second prix; MM. Sauvaget et Lefebvre ont partagé l'accessit. Dans la classe de hautbois de M. Vogt, un second prix a été décerné en partage à MM. Blancvillain, Bruyant et Martuy; M. Barthélémy a obtenu l'accessit. Dans la classe de trompette de M. Dauvry, le premier prix a été décerné à M. Michels, le second à M. Stulz et Capelle. Dans la classe de cor d'harmonie de M. Gallay, M. Moir a obtenu le premier prix. Dans la classe de trombone de M. Dieppo, un second prix a été décerné en partage à MM. Moreau et Audran, un accessit à M. Sautet. Le nom seul des professeurs est le meilleur éloge qu'on puisse faire des méthodes d'enseignement suivies dans chacune de ces classes. Une d'entre elles cependant a été complètement infructueuse cette année, c'est celle de basson. Non pas que la faute en doive être imputée au professeur, M. Barizel; mais par suite de la mesure récemment prise pour la nouvelle organisation des corps de musique militaire, qui en a fâcheusement supprimé le basson, cet instrument est aujourd'hui déjà presque entièrement abandonné. C'est donc faute d'élèves qu'il ne s'est pas trouvé un seul bassoniste en état de concourir. Bientôt, si l'ordonnance ministérielle n'est pas modifiée, et l'on doit désirer qu'elle le soit promptement, bientôt le basson sera rangé dans la catégorie des objets curieux d'archéologie musicale, parmi tant d'autres instrumens usités dans le moyen âge et l'antiquité, dont le nom de la plupart sont restés connus que par des bas-reliefs périssons de vénétable, ou des dessins relevés de vieux fragments d'édifices en ruine. Peut-être une voix puissante s'élevera-t-elle en faveur du basson, dont l'utilité dans les orchestres est incontestable. C'est particulièrement la section de musique de l'Académie royale des beaux-arts que cela regarde. Il importe seulement qu'elle se hâte pendant qu'il est encore temps.

Il nous reste à faire connaître la décision du jury sur le concours de harpe. Il n'y a eu ni premier ni second prix. L'accessit a été donné en partage à M. Dumolet et mademoiselle Catalan, élèves de M. Prunier. Enfin les concours publics du Conservatoire se sont terminés par ceux de déclamation spéciale, dont les prix ont été décernés de la manière suivante: dans la tragédie, M. Beauvillain fils a obtenu un second prix; l'accessit a été partagé entre mesdemoiselles Favart et Hugon, et M. Gaudé; dans la comédie, le premier prix a été décerné à M. Larocheille, le second à mademoiselle Favart, l'accessit à MM. Passet et Chiron.

Le défaut d'espace nous oblige à remettre à la semaine prochaine le compte rendu de la première représentation de la *Cachette*, que l'Opéra-Comique a donné mardi dernier. La pièce est de M. de Planard, la musique de M. Ernest Boulanger.

GEORGES BOUSQUET.

Canal du Midi.

Voir pages 332 et 336.

Il nous reste à faire connaître le mouvement de la navigation sur le canal du Midi et l'état progressif des produits depuis 1686 jusqu'en 1845.

*Navigation sur le canal du Midi et ses embranchemens.*  
Trois systèmes de navigation sont exploités sur le canal du Midi, sur ses embranchemens et sur les canaux de Beaucaire et des Etangs, qui prolongent la ligne navigable jusqu'au Rhône. Ces trois systèmes sont les suivans:

- 1° La navigation ordinaire faite par les patrons du commerce, et pour laquelle les conventions sont libres entre le chargeur et le propriétaire ou patron du bateau;
- 2° La navigation accélérée, affectée au transport régulier des marchandises entre Toulouse et le Rhône, avec départs et arrivées chaque jour à heure fixe;
- 3° La barque de poste, exclusivement consacrée au transport des voyageurs.

Ces deux derniers modes de navigation sont exploités par les soins de l'administration et pour le compte de la compagnie. Ils entretiennent continuellement la correspondance sur tous les points de la ligne navigable. Ils ont reçu, depuis la création, et depuis 1854 notamment, des améliorations successives qui, en portant la marche des bateaux de poste à 11,000 mètres à l'heure, de jour et de nuit, ont réduit, pour les voyageurs, la traversée totale de Toulouse à Cette,

à trente-six heures, et qui, pour les marchandises, ont réduit à cent quinze heures la durée du trajet des 560,000 mètres entre Toulouse et Beaucaire, y compris le temps des stations, pour chargement et déchargement aux différents ports des canaux.

Les patrons du commerce emploient sept ou huit jours à aller de Toulouse à Cette, lorsqu'ils n'ont pas à s'arrêter dans les ports intermédiaires pour compléter leurs chargemens.

Le droit de navigation ordinaire a été fixé par la loi du 21 vendémiaire an V à 4 centimes par 100 kilogrammes et par distance de 5,000 mètres;

Soit pour une tonne de 100 kilogrammes par 1,000 mètres. . . . . 8 centimes 0/0

A quoi il faut ajouter que la voiture ou nolis du patron un prix variable suivant l'abondance des transports, mais qui peut, en moyenne, être fixé à. . . . . 1 » 0/0

On aura pour 100 kilogrammes transportés à 1,000 mètres. . . . . 9 » 0/0

Ce tarif s'applique à la presque totalité des marchandises transportées, sans distinction de la valeur, sauf les exceptions que la loi de vendémiaire a prescrites et que la compagnie a consenties, depuis plusieurs années, en faveur de la houille, de la pierre, de la chaux, du plâtre, des matériaux de construction, bois de chêne et bois de sapin, charbons de bois, fourrages et engrais. Ces différents objets ont été réduits au droit de 4 centimes pour 100 kilogrammes et par distance de 5,000 mètres; soit 2 centimes par tonne de 1,000 kilogrammes pour un trajet de 1,000 mètres.

Mais il importe d'observer que le tarif entier de 4 centimes déterminé par la loi de vendémiaire an V, est subordonné aujourd'hui à la diminution d'un quart que l'ordonnance royale du 50 juillet 1858 a prescrite en vue du canal latéral à la Garonne. Cette ordonnance aura pour effet, quand le canal latéral sera entièrement ouvert à la circulation, de faire descendre le droit de navigation sur le canal du Midi:

Pour 1,000 kilogrammes et par distance de 1,000 mètres à. . . . . 6 centimes 0/0

au lieu de 8 centimes. . . . . 1 » 0/0

Plus les nolis. . . . . 7 » 0/0

Le tarif de la navigation accélérée pour une tonne de marchandises portée à 1,000 mètres de distance est, y compris le nolis, de 12 centimes; mais sur ce tarif l'administration accorde aux commissionnaires de Lyon et de Bordeaux et aux compagnies des bateaux à vapeur du Rhône et de la Garonne, des bonifications qui varient entre 50 et 70 centimes par 100 kilogrammes de marchandises reçues à Beaucaire et à Toulouse pour faire le trajet entier du canal.

Le tarif de la barque de poste, fixé par ordonnance royale du 15 avril 1829, est pour le voyageur civil, dans la salle, de 25 centimes par distance de 5,000 mètres; dans le salon de 55 centimes, soit 15 francs et 48 francs 50 centimes pour le trajet de Toulouse à Cette. Les militaires et les matelots payent moitié seulement du prix de la salle, c'est-à-dire 6 francs 50 centimes pour la même traversée.

La barque de patron, d'une longueur de 28 mètres, gouvernail compris, sur 5 mètres 40 centimètres de largeur, est en bois de chêne et pontée. Elle porte de 120 à 150 tonnes, à l'enfoncement de 1 mètre 60 centimètres.

Le bateau accéléré porte deux à Beaucaire, à la destination directe de ces deux villes. Les bateaux de cette catégorie sont au nombre de seize. Ils sont conduits par relais de deux chevaux qui marchent à raison de 6,000 mètres à l'heure le jour et la nuit, et fournissent chacun une course de 12,000 mètres environ.

La barque de poste part tous les matins de Toulouse à six heures et de Cette à six heures et demie. Elle entretient des relations régulières, et à l'heure fixe, avec tous les points de la ligne navigable. Dix bateaux sont affectés au transport des voyageurs. Ils sont conduits par relais de quatre chevaux qui fournissent chacun une course de 10,000 mètres en moyenne. La vitesse de jour et de nuit, soutenue au trot des chevaux, est de 11,000 mètres à l'heure. Six minutes sont accordées pour le passage de chaque écluse. Chaque bateau porte 120 voyageurs, assis et à l'aise, quelquefois jusqu'à 250 et 500. Le salon, placé à l'avant, est élégamment décoré et offre aux passagers des sièges disposés le long des parois de la barque. En somme, il est impossible de trouver une manière de voyager plus commode, plus agréable et plus exempte de fatigue.

*Produits du canal.* — Le mouvement des marchandises sur le canal s'éleve, pour la navigation ordinaire suivant la moyenne calculée sur dix années, à 250,000 tonnes; les blés et farines comptent dans ce mouvement pour 71,000 tonnes par an; les vins et trois-six pour 51,000 tonnes; les marchandises de transit, passant d'une mer à l'autre, ne comptent pas pour plus des trois dixièmes du mouvement total. La navigation accélérée, exploitée par l'administration, n'a pas encore atteint 20,000 tonnes par an depuis sa création, en 1854, bien que le roulage soit presque anéanti sur la route latérale au canal.

Le mouvement des voyageurs sur la barque de poste varie dans les limites de 100 mille à 110 mille par année.

Indépendamment des droits perçus sur les marchandises et sur les voyageurs, les propriétaires du canal tirent des revenus de la ferme des moulins situés auprès de certaines écluses, de la ferme des francs bords et de la pêche, et enfin des produits des terres qui dépendent du canal.

Les revenus nets s'élevaient aujourd'hui, année commune, à plus de 1,500,000 francs. Certaines années ont présenté un résultat de 2,000,000 de bénéfices. Quant aux moyennes, en voici le tableau, par recettes et dépenses, depuis 1830 jusqu'à 1845:



ANNÉES.	RECETTES.	DEPENSES.	BÉNÉFICES NETS.
1636 à 1705	252,900	105,000	147,900
1706 à 1725	428,200	148,700	279,500
1726 à 1745	407,000	186,500	220,500
1746 à 1765	617,100	268,600	348,500
1766 à 1785	870,800	408,800	462,000
1786 à 1807	1,085,400	638,800	446,600
1808 à 1825	1,760,500	661,100	1,099,400
1826 à 1845	2,258,100	705,400	1,552,700

Il faut considérer que la construction du canal n'a coûté que 17 millions d'ancienne monnaie, qui aujourd'hui représenterait de 54 à 55 millions; et que les États de Languedoc ayant fourni les deux tiers de cette somme, le premier propriétaire, Riquet, ne dépensa, en réalité, de ses propres deniers que dix à onze millions.

### Le Temple.

« Jésus entra dans le temple de Dieu et en chassa tous ceux qui y vendaient et qui y achetaient. Il renversa les tables des changeurs et des sièges de ceux qui vendaient des pigeons. Il leur dit : Il est écrit : « Ma maison sera appelée et la maison de la prière, » et vous en avez fait une caverne de voleurs. » (Évangile.)

Quelle étrange coïncidence qu'après cette divine exécution et au bout de dix-neuf siècles écoulés, nous retrouvons précisément les murailles groupées dans le Temple !

Ce n'est pas à un pur jeu de mots, ni le simple jeu du hasard. Sous tels accouplements étranges d'expressions et d'idées se cache souvent un sens philosophique profond. L'alliance de ces deux termes, en apparence si contraires, *marchands et temple*, est un symbole. Elle résume son époque. Aujourd'hui, comme du temps d'Hérode, il faut un traître des autels. On tolère les autres cultes; mais il est évident que la religion du lucra est la religion de l'État.

Le Temple, sous les auspices et à l'ombre duquel s'étale et fleurit le bas commerce de la première ville du monde, est, pour comble d'analogie, la commémoration, le vestige, il faut, alors qu'il existait, l'image de ce temple sacré de Jérusalem dont le Christ, entrant dans une fureur sainte, chassa d'indignes brocanteurs. Le Temple fut fondé par ces mêmes guerriers qui avaient abrité leur ordre sous le nom et le souvenir vénéral du sanctuaire de la foi moderne.

Les tendances commerciales du Temple remonteraient haut. Qu'on nous permette à cet sujet un court trajet rétrospectif.

### § I<sup>er</sup>.

#### ORIGINE ET HISTOIRE DU TEMPLE.

On ignore au juste le millésime de la fondation du Temple. Il importe peu de le rechercher. Ce qu'on sait bien, c'est que le convent existait d-plus ou plus siècles, lorsque le frère Hubert, trésorier de l'ordre, en construisit en 1212 le donjon, un composé des deux tours ou Louis XVI et sa famille furent enfermés, et qui ne furent démolies qu'en 1811.

Le Temple de Paris était le grand prieuré, c'est-à-dire la résidence du grand prieur de l'ordre entier.

Au treizième siècle le Temple fut singulièrement accru et embellit. Il contenait alors dans sa vaste enceinte un labyrinthe de jardins, de cours, d'échappées et de maisons fort belles pour le temps, dont l'ensemble était désigné sous le nom de *Ville neuve du Temple*. Il paraît que cette résidence, depuis si triste, n'était pas dénuée d'agrément. Lorsque Henri III, roi d'Angleterre, vint à Paris, en 1224, il refusa le palais que lui offrait saint Louis et préféra habiter le Temple.

C'était derrière les hautes et épaisses murailles qui entouraient cet enclos, et sous la garde des religieux armés de l'ordre, que les rois de France déposaient habituellement leur trésor.

En 1514, quand le hû lier de l'île L'ouviers se fut dressé pour le duc de Mohi et ses frères, lorsque les *chans* eurent cessé, le Temple passa, avec toutes ses dépendances et privilèges, aux hospitaliers de Saint-Jou de Jérusalem, qui furent depuis l'ordre de Malte. Le dernier grand prieur de cet ordre fut le duc d'Angoulême, fils aîné du roi Charles V.

L'enceinte du Temple, exclusivement soumise à la juridiction de l'ordre, était hû franc et lieu d'asile. On trouvera à ce sujet quelques détails dans le paragraphé suivant. Ce privilège persista jusqu'à la révolution.

Lorsque Louis XVI et sa famille furent transférés au Temple après le 10 août, voici dans quel état les augustes proscriptions trouvèrent cette sombre demeure :

L'ancien palais des grands prieurs, où ils furent d'abord amenés, était depuis longtemps désert et servait seulement de pied-à-terre et d'hôtelierie passagère au comte d'Artois dans les voyages que ce prince faisait de Versailles à Paris. Un jardin inculte l'entourait, tout hérissé de mauvaises herbes, couvert de plâtras, de gravais et de débris de constructions.

L'ameublement de cette demeure abandonnée était mesquin et délabré. Mais c'était de la magnificence après de celui qui garnissait les deux tours formant le donjon, comme nous l'avons dit plus haut.

Ces deux tours inégales étaient quadrangulaires toutes deux, et chacune d'elles flanquée de deux tourelles à chaque angle. La grande était fort élevée et se terminait au sommet par une terrasse ou plate-forme. Elle comprenait à l'intérieur quatre murs un espace de trente pieds en tous sens. Les murailles avaient neuf pieds d'épaisseur. Les embrasures des fenêtres, percées dans des énormes blocs de maçonnerie, s'éclaircissaient à l'intérieur et s'étrécissaient au dehors, de façon à ne laisser pénétrer dans l'édifice qu'un jour douteux et crépusculaire, encore obscurci par d'énormes barreaux de fer. Un pilier colossal occupait le centre de la tour, et, gravissant jusqu'au sommet, donnait successivement naissance

à quatre voûtes ogivales qui recouvraient quatre salles d'armes, communiquant avec des réduits plus étroits nichés dans l'intérieur des tourelles. Chaque salle était close par une double porte en chêne massif consistant de clous à tête de diamant. Un escalier en colimaçon desservait les divers étages. Il y avait dans la tour sept cui-hets, et à chaque guichet une sentinelle. Du haut de la plate-forme, où il régnait toujours un vent fort-lort, l'œil embrassait la plupart des monuments de Paris, et l'ouïe percevait le murmure affaibli de la grande ville.

La petite tour était, comme la grande, surmontée d'une terrasse et divisée en quatre étages.

Deux portes basses et entrées donnaient accès dans les deux tours. De larges allées pavées entouraient le donjon; elles étaient séparées par des barrières en planches et aboutissaient au jardin, désolé, comme nous l'avons vu, et dont la seule végétation digne de ce nom était une allée de marronniers sous lesquels le monarque d'été avait la permission, à certaines heures du jour, de se promener et de faire jouer le dauphin sous la garde et sous les yeux des municipaux de service.

Une haute muraille bornait de toutes parts ce vaste enclos; mais elle n'était pas assez élevée pour que les habitants des étages supérieurs des maisons voisines ne pussent apercevoir les prisonniers durant leurs promenades, en être vus et leur adresser de loin en loin quelques signes timides de pitié ou de consolation, témoignages que les capifs interprétaient comme un espoir, une promesse de délivrance.

Lorsqu'ils furent conduits au Temple, on les déposa au palais du prieuré que l'on croyait devoir être leur résidence. Mais, dans la nuit du même jour, arriva de la commune l'ordre de les transférer dans la petite tour où le vent sifflait, où la pluie pénétrait, et où n'existaient ni tentures, ni lits, ni fauteuils, ni aucun meuble, si ce n'est une bibliothèque de vieux livres provenant du grand prieuré. Un ameublement pris au palais fut improvisé à la hâte pour le roi et la famille royale; mais, peu de jours après, l'impitoyable Commune donna ordre de séparer les prisonniers et de transporter Louis XVI seul dans la grande tour, où il résida jusqu'à sa mort, sauf le court intervalle de temps qu'il passa à la Conciergerie.

Le manque d'espace nous défend de pousser plus loin ces détails; mais si quelques-uns de nos lecteurs désiraient connaître plus à fond la physiologie du Temple à cette époque capitale de son histoire, nous ne pouvons que les renvoyer à la poétique et saisissante description qu'en a tracée l'illustre auteur des *Girondins*.

Le Temple, après la mort de Louis XVI, continua d'être une prison d'État. Il reçut entre autres captifs le célèbre Georges Cadoudal, dans la conspiration duquel le Temple lui-même, ou du moins ses hôtes les plus habituels jouèrent un assez grand rôle. Georges, avant son arrestation, avait trouvé asile chez une jeune *rapideuse* du Temple (accommodée de vieilles nippes), sur sept femmes appliquées dans le procès, il s'en trouva trois exerçant cette honorable profession.

En 1811, le donjon et ses deux tours furent jétés bas, et le Temple, affranchi ainsi de son entourage lugubre, resta simplement le bazar, le fouillis, le Caparnoum du bas négoce parisien.

### § II.

#### LE TEMPLE, BAZAR ET LIEU D'ASILE.

Comme bazar, le Temple avait de qui tenir. On ignore généralement que les templiers furent non seulement le premier ordre religieux et chevaleresque, mais encore les premiers banquiers de l'Europe. Possesseurs d'immenses richesses, répandus sur toute la surface des États modernes en plus de mille *commanderies*, ils devinrent leur époque, et imaginèrent, par une conception pleine de génie, de faire servir leurs trésors à l'accroissement de leur puissance territoriale et financière, conciliée avec les intérêts éternels des princes, ceux des peuples et du négoce. Les rapports continus et anciens établis entre les divers com-manderies leur permirent de délivrer aux rois et aux marchands des *lettres de créance* sur leurs maisons r lieutenants d'Europe et d'Asie. Le chef d'ordre veillait par ses frères *visitants* à ce que nulle de ces maisons ne fut jamais au dépourvu, celles qui avaient du numéraire en abondance ayant soin d'expédier aux autres le trop-plein de leurs coffres-forts. Ils prêtèrent sur gages et même sur parole. Ils devinrent, grâce à la puissance et à la loyauté bien connue de leur ordre, les dépositaires des trésors de presque tous les rois et les grands personnages de l'Europe, en même temps que les intermédiaires des payements entre souverains. Une convention de 1269, passée entre Louis IX et le prince Edouard d'Angleterre, et obligant le premier à payer 25,000 livres tournois, porta que *seurant payez ces deniers chescun an à Paris au Temple*.

Ainsi, les templiers furent tout simplement les créateurs du *compte courant*, de la *lettre de change*, de l'emprunt public, en un mot de la *banque* et du *crédit* modernes.

Ils rendirent ainsi d'immenses services; mais leur préséance éveilla les haines et les dédains de tout roi nécessairement dont ils avaient le tort d'être les créanciers, et, tant de humilités, de génie, de bienfaisance, virent aboutir au bûcher de Clément V et de Philippe le Bel, qui, en brûlant les templiers, étouffait ses obligations.

Après eux, l'Europe rebomba dans la barbarie financière, et l'on peut affirmer sans crainte de démentir qu'elle n'y échappa point encore.

Il était naturel que sous de tels auspices, après de semblables exemples, le Temple s'élevât au commerce. Sublimement, s'il est vrai que les extrêmes se touchent, ce diction ne reçut jamais confirmation plus éblouante. Les friperies et les vieux cours s'élevèrent où florissaient jadis la haute banque et le crédit international de l'Europe.

Ce commerce de vieux débris n'est pas neuf dans la capitale. Dès 1273, un édit de Philippe le Hardi portait qu'il serait constitué des halles près le cimetière des Innocents, et que là il serait placé de *pauvres femmes* et de *miserables personnes pour y vendre de vieux soutiers, de la friperie et de méchantes cuirs*.

Du cimetière des Innocents, cette spécialité respectable passa au Temple, où elle s'est maintenue jusqu'à nos jours en tout profit et toute vogue.

Nous avons dit que le Temple était lieu d'asile. Les banquiers et toutes personnes menacées de la prison pour dettes y devenaient inviolables. D'autre part, le commerce, affranchi du contrôle des prud'hommes et des maîtrises, y jouissait de la liberté la plus illimitée, en sorte qu'il n'était pas rare de voir tel marchand ruiné en sortir avec une fortune dix fois supérieure à celle qu'il possédait avant sa chute. Mercier, dans son *Tableau de Paris*, cite entre autres un épiciers qui, durant son séjour au Temple, s'était triomphalement relevé par une *isane purgative et confortative* qu'il avait inventée et dont il vendait jusqu'à douze cents pintes par jour, « car elle faisait beaucoup de bien, » un nez, et à la hâte des *guerrisures* et des apothécaires de profession, qui ne pouvaient arguer dans l'enceinte du Temple de leur privilage pour s'opposer à ce débit phénoménal, car le privilège expirait au seuil de cet étrange enclos.

Cette réunion de débiteurs et de négociants marrons formait sans doute une bizarre et pittoresque république. Voici dans quels termes Mercier la dépeignait vers la fin du dix-huitième siècle :

« C'est à qui n'acquittera pas ses dettes. L'un demande du temps; l'autre obtient un arrêt de surseance, celui-ci un sauf-conduit. Ceux qui ne connaissent pas ces ressources se réfugient dans l'enclos du Temple.

« Là, l'exploit de l'huissier devient nul; l'arrêt qui ordonne la prise de corps expire sur le seuil de la porte. Le débiteur peut entretenir ses créanciers sur ce même seuil, les saluer, leur prendre la main. S'il laissait un pas de plus, il serait pris; on fait tout pour l'attraper au dehors; mais il n'a garde de tomber dans le piège.

« Il paye cher une petite chambre étroite, toujours préférable à la prison. Du fond de cette retraite, il arrange ses affaires, il traite, il négocie. Si les créanciers sont intraitables, il reste dans l'asile que lui ont préparé les religieux templiers, qui ne s'en doutent guère. »

La population de l'enclos du Temple était nombreuse et animée, et le commerce fort actif. Les chalandis du dehors abordaient, alléchés par le bon marché et la certitude de trouver à ce qu'on ne vendait pas ailleurs. L'enclos était pourvu de cafés, de traiteries, de gaminettes; on y rencontrait en un mot tout ce qu'il fallait pour bien vivre. Il était même question d'y établir un théâtre à l'époque où écrivait Mercier. L'idée était lumineuse; il faut la recommander au directeur de la prison pour dettes de Clichy.

« Il n'y a point d'inconvénient, ajoutait l'auteur de *Mon bonnet de nuit*, à laisser subsister ce lieu privilégié, parce que les créanciers s'arrangent toujours beaucoup mieux avec le débiteur présent qu'avec le débiteur absent.

« Il est bon qu'il y ait dans une grande ville un asile ouvert aux victimes de cette foule de circonstances qui agitent si diversement la vie humaine. »

Cette parole était bonne et plus juste que les déclarations habituelles du dramaturge réaliste. Malheureusement, son vœu n'a pas été exaucé, et la faux révolutionnaire, en abattant les privilèges grands ou petits, bon ou mauvais, nous a laissés seulement la contrainte par corps, sans égide ni correction.

### § III.

#### PHYSIOMIE ACTUELLE DU TEMPLE.

Entre la rue du Temple, la rue du Petit-Thouars, la rue Percée et la place dite de la Rotonde, s'étend sur une vaste place un non moins vaste marché couvert, coté par un large passage en plein ciel et qui a la forme d'une croix, en quatre compartiments ou *carrés* dont chacune, comme on le verra tout à l'heure, sa dénomination et son caractère propres.

Indépendamment du passage principal qui les dessert, ces quatre compartiments sont sillonnés en tous sens de ruelles obscures et assez larges pour que deux personnes puissent y cheminer de front. C'est sur ces ruelles, sur le passage et sur les quatre rues adjacentes que s'ouvrent les *places* ou boutiques renfermées, au nombre de deux mille environ, dans les quatre carrés réunis.

Cette disposition ne saurait mieux se comparer qu'à celle d'une énorme ruche, à cette différence près, que le miel déposé dans ses alvéoles n'a pas précisément le calice des fleurs pour origine, et que les hérons y pullulent, au moins en nombre égal à celui des abeilles.

Ces-à-moi froilée n'y en luit pas moins pour des millions de marchands. Il serait assez difficile d'évaluer tout ce que renferme ce bazar. On y trouve de tout, de tout, depuis l'objet le plus minime jusqu'aux plus précieux articles. Néanmoins, il est juste de reconnaître que la friperie et le vieux cuir y dominent.

Chaque *place* ou boutique se lute trente-trois pas par semaine. Ce bazar est percé par la ville, qui a fait la dépense du marché. Il s'acquiesce tous les lundis. Chaque *place* n'a guère que quelques pieds carrés, mais il est loisible au marchand d'en louer deux ou même trois.

À l'entrée du marché, entre les quatre compartiments, s'élevait un pavillon ou kiosque grossier affilé à la surveillance du bazar et au haut duquel flottait le drapeau national.

Les deux carrés à droite du passage principal forment ce qu'on nomme la *serie rouge*; les deux autres, la *serie noire*. Rouge et noir, serait-ce un emblème? C'est ce que la suite nous apprendra.

IV. LES QUATRE CARRÉS.

Paris, quoi qu'on en dise, est et sera longtemps la ville des extrêmes contrastes. A ceux qui en douteraient, à ceux qui nous alléguent le nivellement de la civilisation, nous répondrons : « Allez au Temple ! » Ils jugeront si ce bazar ressemble à celui de Deliste ou de la Lampe merveilleuse.

Mais ce n'est pas là tout : au sein du Temple même, ils trouveront bûchées et l'inégalité et les distinctions sociales. De tel vendeur du Temple à tel autre, il y a toute la distance d'une paire de bottes écoulées à une pièce de dentelle.

Le Temple a, comme toute association humaine, son aristocratie et sa démocratie. C'est ce dont font foi les noms seuls assignés par la lanoue et la voix populaires aux quatre carrés du marché.

Le premier se nomme emphatiquement le carré du Palais-Royal. Là siègeent le haut commerce du bazar, les marchands d'étouffes de soie, de Valenciennes et de Malines, de tapis, de fripioteries, de gants, d'essences, de corsets, etc., etc., lesquels, par parenthèse, trouvent souvent, à cinquante pour cent de rabais, d'élégantes, jolies et furtives acheteuses, promptes à leur après le marché comme un essaim d'oiseaux

mignons qui serait venu becqueter son déjeuner dans un cloaque. Les d'entelles du Temple notamment jouissent d'une haute réputation parmi les princesses parisiennes nécessiteuses, ou même auprès des honnêtes femmes économes. Le second carré se nomme le Pavillon de Flore, ou com-

Vient ensuite le troisième carré, dont le nom est moins euphonique. Il s'appelle, j'en demande pardon à mes lecteurs, le Bois noir. Ce qui y domine, ce sont les chiffons, la vieille ferraille, la friperie surtout. Au reste, cette dernière branche d'industrie englobe tout le marché du Temple. Elle côtoie même et envahit les carrés aristocratiques.

La dénomination du quatrième carré nous remet en mémoire ces paroles du Christ, que nous citions au début de cet article : « Le temple est la maison de Dieu, et vous en avez fait une caverne de voleurs. » Le quatrième carré se nomme la Forêt noire. Je veux croire que l'aspect enfumé de ses ruelles, les odeurs plus que nauséabondes qu'y dégagent le vieux cuir rance et la graisse dont on l'enduit sont pour beaucoup dans cette appellation maussade et légèrement injurieuse. Les habitants du lieu ne s'en formalisent pas et ne font nulle difficulté de s'en servir eux-mêmes dans le langage courant. Ils sont presque tous saveliers, c'est-à-dire marchands de savattes, ou débitants de choses encore plus incommodes, encore plus bas classifiées dans l'échelle commerciale. La voix publique les accuse de mastiquer la marchandise qu'ils sont censés raccommoder, c'est-à-dire d'en dissimuler ingénieusement les avaries et les voies d'eau au moyen d'un enduit spécial de graisse noire ou autre drogue équivalente. D'où le sobriquet de mastiqueurs, sous lequel on



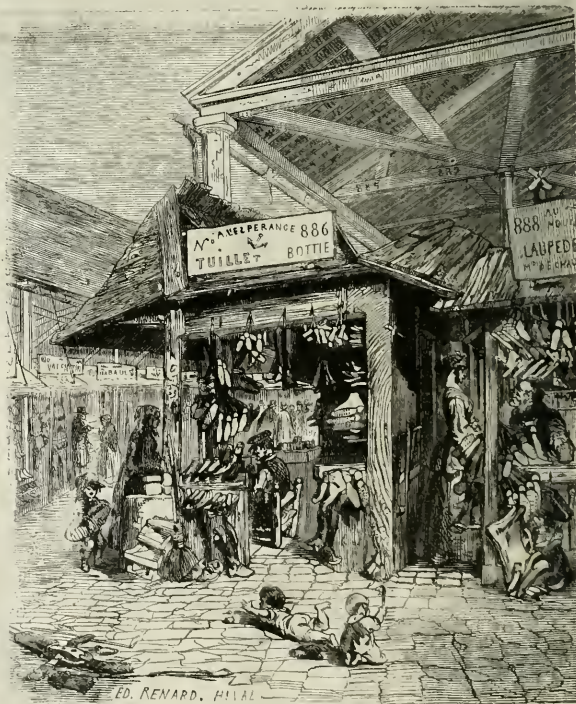
La Rotonde du Temple.

partiment du Drapeau. Là ne sont déjà plus que les objets utiles : la matelasserie, la literie, les boutiques de blanc commun, les robes d'indienne, les rideaux, les layettes, etc. Le Pavillon de Flore est le carré bourgeois, comme le Palais-Royal est le carré mondain et fashionable du Temple.

merciale. Les acheteurs de la Forêt noire, qui sont censés raccommoder, c'est-à-dire d'en dissimuler ingénieusement les avaries et les voies d'eau au moyen d'un enduit spécial de graisse noire ou autre drogue équivalente. D'où le sobriquet de mastiqueurs, sous lequel on



Le Temple. — Le Pavillon de Flore.



Le Temple. — Carré de la Forêt-Noire.

les désigne, et d'où peut-être aussi la qualification de Forêt noire décernée à leurs effrayables taudis. Tels sont les quatre carrés du Temple, et l'on voit qu'en eux se résume toute la hiérarchie sociale : richesse, — médiocrité, — pauvreté, — misère, sinisti vol.

Chaque boutique porte un numéro d'ordre, et la plupart sont décorées en outre d'enseignes. Ce genre de prospectus ou d'annonces qui se compose d'une grossière enluminure accompagnée d'une devise ou d'une dédicace quelconque, me fait surtout l'effet de fleurir chez les mastiqueurs, chiffonniers

et bas fripiers de la Forêt noire. Quelques-unes sont excentriques, comme : au Polichinelle Vompire, d'autres sont empreintes aux souvenirs de l'art dramatique, dont le Temple s'est toujours montré très-friand : au Seigneur de Saint-Paul ; à la Grâce de Dieu (le mélodrame) ; à Deburau. Il y



en a de religieuses, comme celle-ci (toujours dans la *Forêt noire*) : à la *Providence* : la pancarte représente le Christ issant d'un champ de blé splendide et tel que malheureusement la récolte de 1846 n'en a point assez produit. Enfin, au-dessus d'une rangée de souliers à peine *mastiqués*, j'ai constaté les invocations et les dédicaces suivantes : à la *Violette* ; — *Fleur des champs* ; — au *Grand Homme* (la redingote gris) ; et enfin à *Voltaire* ! On s'explique mal le rapport qui existe entre l'industrie d'un *mastiqueur* et le génie du prisonnier de Sainte-Hélène ou du châtelain de Ferney, si ce n'est peut-être que savetier debout vaut mieux qu'empereur ou même philosophe enterré.

V.

L'ARGOT DU TEMPLE.

Le Temple a son argot. Qui n'a le sien ici-bas, depuis la

On a vu plus haut ce que sont le *mastiqueur*, la *rapoteuse*. Il est bon d'observer que si le *mastiqueur* est nommé tel, c'est parce qu'il ne *rapote* pas.

Les savetiers prennent aussi le titre de *fafoteurs*, mais ceci dans l'intimité. Officiellement et en public, ils se décorent du nom de marchands de *botines*. Ce mâle du féminin *botine* me plaît particulièrement.

Les *roulants* ou *chineurs* sont les marchands d'habits ambulants qui, après leur roule, viennent dégorger leur marchandise portative dans le grand réservoir du Temple.

Les *niottes* sont les marchands de vieux chapeaux.



Le Temple. — Nioteuse, marchande de vieux chapeaux.



Le Temple. — Râleuses cherchant à attirer la pratique.



Le Temple. — Galifarde, femme faisant les commissions.

En général, j'ai remarqué au Temple que plus le commerce est intime, plus l'enseigne est ambitieuse. C'est peut-être rationnel, le pavillon devant non-seulement couvrir, mais relever la marchandise.

haute et basse pègre jusqu'à la haute politique ? L'explication de quelques-uns des vocables particuliers à celui du Temple aura l'avantage de jeter un grand jour sur des mœurs généralement fort ignorées.

Une *niotte* est un chapeau d'homme retapé.

Un *décrochez-moi ça* est un chapeau de femme d'occasion. Que dites-vous du mot, madame ? n'est-il pas neutre et expressif ? Au reste, qu'il ne vous fasse pas peur. Je vous as-



Le Temple. — Carré du Palais-Royal.

sure que j'ai vu au carré du Palais-Royal des *décrochez-moi ça* qu'on pourrait facilement *accrocher* passage du Saumon, et qui valent au moins dix francs.

Les *bausses* et les *bausseseres* sont les patrons et les patro-

nes huppées de la communauté. C'est l'aristocratie du lieu.

Les *galifards* sont des laçons de commissionnaires saute-risseries qui portent au client les marchandises vendues. Il y a aussi des *galifardes*.

Les places ou boutiques se nomment *ayons*. Je remarque en passant que le mot se prononce à peu de chose près comme : *haillon*.

Les *râleuses* méritent une mention spéciale. Ce sont ces

femmes que l'une de nos gravures vous représente circouvenant un malheureux bourgeois, c'est-à-dire le triant par l'habit, par les bras, manœuvré de la déshérence, comme jadis les femmes de Tyrace l'époux désolé d'Éryxice. On devine sans peine que les *redêuses* sont des *raclieuses* ou courtisanes lâchées par les marchands sur le gonçe (passant) pour le forcer à acheter. On peut juger de la conscience avec laquelle elles s'acquittent de cet office diplomatique.

L'argent, au Temple, est de la *brasse*, ou de la *thune*, ou de la *blle*. Les pièces de vingt sous sont des *points*, et six forment une *croix*.

Les vêtements, en terme générique, sont des *frusques*; une *peture* est un habit ou une redingote; le pantalon est un *montant*.

Que de tentations offertes au promeneur! Mais *nib de brasse*... sans argent on n'a aucune de ces douceurs.

Ren lions justice à ce qui droit. Nous avons dû beaucoup, pour la formation de cet aimable glossaire à M. Paul Féval, le spirituel auteur du *Fils du Diable*, qui s'est fait le bénéfédicte du Temple, et possède sur la matière une érudition formidable.

VI.

SOUS LES CARRÉS DU TEMPLE.

Le passant ou le promeneur qui n'a pour but que d'observer peut se risquer sans trop d'inconvénients dans le *Palais-Royal* ou au *pillon de Flore*, les marchands de ces deux carrés aristocratiques ayant trop le sentiment de leur haute position commerciale pour interrompre le chaland. Ils se bornent donc en général à l'attendre dans leur boutique, et lui adressent tout au plus quelques invitations polies à vouloir bien examiner les splendeurs de leur étalage. Mais, pour se hasarder sous les sordides ruelles du *Pou volant* et de la *Forêt noire*, il faut une sorte de courage. Si vous avez le bonheur d'échapper aux *redêuses* qui vous guettent dans ces repaires, vous n'échapperez pas du moins aux provocations que mille voix vous lancent d'un ton moitié câlin et moitié menaçant, aux apostrophes directes, et, si vous ne menez pas à l'honnête, aux quolibets, voire à un feu roulant d'injures.

Un ou deux spécimens du genre.

Au promeneur montrant sa face. — Achetez quelque chose, monsieur! — Achetez vous, monsieur? — Vous n'achetez pas? — Que fait-il à monsieur, un tapis? — un habit pour aller à la cour? — un joli manteau (au mois d'août)? — une belle *raide*? — Un *dérochez-moi ça pour m'aime vol' épouse?* — des boîtes vermes? — un parapluie? — un clyso-pompe? — Eh! dites donc, monsieur, arrêz z-vous!

Au promeneur montrant le dos. — Je quoi, de quoi! voilà tout ce que monsieur achète! — Eh ben, excusez! — Qué qu'y vient faire ici, ce méchant fashionable? — Monsieur, fûtes donc *rapioter* au moins les trous de votre habit! — Ça marche sur ses tiges, ben sûr! — Pas plus de *brasse* que dans mon œil! — Ohé, pané! — Pané! — Pané! — Laisse donc passer monsieur; c'est un ambassadeur qui'en va à la cour de Perse!

A la redêuse après une affaire conclue. — La grolle, va. On vite essayer cet amour d'habit à *missieu*! même le *chiz* le marchand de vins. *Massieu* va être ruiné! il sera mis comme un *Saint-Gorges* (usez : comme un petit saint Jean).

§ VII.

LA ROTONDE.

Au delà des quatre carrés s'élève la Rotonde du Temple; c'est, ainsi que son nom l'indique, un édifice entièrement circulaire, formant à l'extérieur un rez-de-chaussée d'un cloître ou galerie de quarante-quatre arcades soutenues par des piliers toscans, sous lesquelles on voit étalés les oripeaux, les vêtements *frusques*, les vestes de lussard, les habits pillés de caraval ou de théâtre de quarante-quatre marchands d'habits, uniformiers, reloueurs.

Cet édifice singulier fut construit par Perrard de Montreuil en 1781. Di temps de M. Ricier, il servait de logement aux débiteurs retirés dans l'enclos du Temple. Aujourd'hui, il est habité par la descendance fripote de ces illustres réfugiés. Une cour humide et obscure en occupe le centre. Douze escaliers le desservent. On évale à plus de mille le nombre de ses habitants. C'est un phalanstère... O Fournier!

C'est pourtant là la demeure favorite des *brasseuses* et des *gros-honnets* du bazar, qui abusent de leurs capitaux pour tyranniser le marché et laire la hausse ou la baisse sur la Bourse aux effets... *fripés*.

§ VIII.

LE CARREAU. — LES CHINEURS. — LA BOURSE DU TEMPLE.

Entre les quatre carrés et la rotonde du Temple s'étend en plein air sur le pavé un espace nommé *Carreau*. C'est là que les *chineurs*, marchands d'habits *roulants*, viennent apporter chaque jour la cargaison de vieilles nippes qu'ils ont recueillie le matin dans les chambrettes d'étalants ou chez les *gentilshommes gônés*. C'est là que s'établissent les cours de la *peture* et du *montant* lors de service; c'est là que régulièrement il se tient, de onze heures à deux, une véritable Bourse dont l'animation rappelle la physionomie du temple dit de Plutus au temps des promesses d'actions.

Et, qu'on ne s'y trompe pas! l'agitation est là tout aussi mouvementée et tout aussi fébrile qu'au passage de l'Opéra ou sur la place de la Bourse. Il se fait des marchés à terme, se à livrer sur les fonds de caillottes et les habits trop usés, exactement comme sur la route, le Nord, les gaz ou les esprits. La Bourse du Temple a ses Fould et ses Rothschild tout comme l'autre. Aujourd'hui le bleu est en faveur et les porteurs sont triomphants; demain ils seront *dégraissés* par des livraisons égarantes. Il y a la demande fallacieuse pour

rien vendre qui produit la hausse fictive, bientôt suivie de la baisse; il y a les accapareurs. Quand ceux-ci veulent de la hausse, ils jettent sur le marché tout leur fond de boutique, et Dieu sait quel fond! Si c'est le contraire, ils raréfient sur la place la *vielle frusque*; ils font la soupe au asonante, et de temps en temps, expédient le trop-plein de leurs garde-robots pour le Congo, le Sinaï ou les Indes-Orientales, ou elles vont faire les délices des rois nègres et des petits-maitres de Saint-Domingue ou des Barbiades.

§ IX.

GUINGUETTES ET ALENTOURS DU TEMPLE.

Tout le quartier du Temple participe plus ou moins des agréables professions qui viennent d'être passées en revue. Le marché déborde sur les rues du Temple, du Petit-Thouars, Philéens, Percée, du Forez et plusieurs autres dans les boutiques sont autant de succursales vouées au culte de la friperie et de la mallesserie.

Puis, de nombreux cabarets où les marchands du Temple trouvent en tout temps le lieu à lui, le ragot à trois sous la part et le moka sucré à cinq centimes la tasse, émaillent et égayent les abords du marché. Les plus célèbres et les mieux habités sont l'*Éléphant* et les *Deux Lions*, où se rassemble, à l'entre-soi, l'aristocratie du Temple. C'est là que les *brasseuses* préparent le coup de bourse du lendemain.

Vient ensuite, dans un ordre plus secondaire, la *Girafe*, le *Lion-d'Or*, les *Deux-Boules* et quelques autres, où se réunissent les petits spéculateurs en vieilles nippes, les courtiers, les *coulistes*, par opposition au parapet que ne représentent pas trop mal les *brasseuses*, les échoppes de la rotonde du Temple et la guinguette des Deux-Lions.

Enfin, il y a, au coin de la rue du Forez, le *Camp de la Loupe*, fréquenté par les bas courtiers en tout genre et par les *fripoteurs* de la *Forêt-Noire*, qui sont les forts et la terreur du marché, et dont les brutales rixes ensanguinent souvent la nappe du marchand de vins, déjà toute souillée des maculatures d'un vin bleu et des stigmates d'un festin, nécessairement d'occasion, comme tout ce qui se vend au Temple.

La plupart de ces guinguettes joignent à leur profession celle de vendeurs d'argent. On assure qu'ils en pourraient remonter au juif Shylock, et qu'il est peu de leurs clients que l'une de leurs industries n'allume à la longue, tandis que l'autre est censée les alimenter.

Tel est le Temple, bazar universel et immense de la trépassée propriété, établissement utile et surtout pittoresque, excoissance logée au front de la grande cité parisienne, mais qui, pareille à la verve de Gêneron, ne meste pas à l'effet général du visage et n'est pas près de disparaître.

F. M.

Don Augustin Eguarritzon.

Voir pages 314, 330, 346 et 358

V.

COMMENT NOS VOYAGEURS FURENT SURPRIS DANS LA MONTAGNE PAR UN OURAGAN, ET DE QUELLE MANIÈRE MIRACULEUSE ILS FURENT SAUVÉS PAR UN INCONNU.

Le soleil commençait à décliner vers l'horizon quand la petite cavalcade, quitant les hauteurs de la Bidassoa, s'engagea dans des défilés où les aspérités du sol, la vigueur de la végétation, les cours impétueux des eaux, annonçaient déjà une nature plus sauvage. A mesure que les pentes devenaient plus escarpées, les sentiers se rétrécissaient à vue d'œil, et le fond des gorges, raviné par les torrents, en ouvrant aux regards de nos voyageurs les perspectives redoutables de ses précipices, ajoutait de nouvelles émotions à celles qu'ils avaient éprouvées jusque-là. Les inégalités d'un terrain rocaillieux se faisaient ressentir dans l'allure saccadée de leurs chevaux, et ces mille bruits d'une nature en désordre qui animait la solitude des montagnes réveillaient en eux les impressions graves et solennelles dont l'esprit le plus frivole ne peut se défendre en face de la lutte des éléments dans leur liberté primitive. Miss Ophélie jouissait sans contrainte du spectacle saisissant qui se déroulait sous ses yeux. Les brusques accidents du terrain, la variété inépuisable des sites, les tentes vives et tranchées de la végétation, qui s'enrichissaient à chaque pas d'espèces différentes, et produisaient dans le plus pur style des plantes de climats divers, l'aride saxifrage, l'acout et les tithyales à côté de la sang-d'as Alpes, de la digitale pourprée et de superbes filicées; tout, jusqu'aux jeux de la lumière causés par le passage de nuées opaques dont les grandes ombres couvraient sur les pentes de la montagne, tantôt semblables à l'épanchement d'une nappe nébuleuse envahissant lentement tout un côté de l'horizon, tantôt se déclarant comme un voile léger; tous ces traits, d'une ressemblance inattendue avec la nature fantastique qu'elle avait rêvée, tenaient en quelque sorte son imagination en suspens devant la supériorité du monde réel. En un mot, au lieu de l'ennuyer par un intérêt inutile et général, cet aspect des montagnes avait quelque chose de capricieux et d'ambigu qui lui plaisait plus que toute la majesté du monde. Autour d'elle, tout était contraste, soit qu'un nuage noir vint tout à coup plonger les hautes cimes dans l'ombre, soit que le soleil les frappât de ses rayons ardents et ardents. Pas un souffle, pas un murmure ne s'échappait des grands bois de sapins. Tout y était silencieux et muet, comme dans l'attente d'un événement sinistre. Le mouvement et le bruit, bien d'avoir également cessé dans les basses régions de la montagne, paraissaient, au milieu du calme de la forêt, plus désordonnés et plus sauvages. Miss Lee prêtait l'oreille au bruit des eaux qui grondait dans les profondeurs et s'enflait par intervalles comme si le dieu du torrent eût élevé sa voix

irritée contre la hardiesse des mortels qui osaient s'ouler du regard ses secrets horreurs. Du fond des ravins s'élevait parfois, battant tourdemment l'air humide de ses vastes ailes, le vaitour des ourans, l'arria à tête chavane, et en criant d'oiseaux volant à son approche, se dispersaient en nuées dans la montagne. La nature entière semblait s'animer sous les pas de nos voyageurs, et les inviter, par l'attrait de ses scènes variées, à la contemplation et au silence. Mais les impressions que chacun d'eux en recevait étaient bien différentes. Lady Amelia, moins touchée de ces beautés que du soin de sa propre personne, faisait au guide question sur question, pour savoir si on n'avait rien à craindre et si l'on arriverait avant la nuit. Sir George regardait d'un air inquiet les nuages noirs s'amoncelant dans le ciel de tous les côtés de l'horizon. Le jeune baronnet s'amusait à décharger son quique coupeur d'eau égaré dans la montagne. Quant au digne colonel, il regardait toutes choses avec la supériorité indifférente d'un touriste de profession que rien ne saurait émuouvoir, et il dirigeait d'une main exercée le pas de son infatigable poney.

Sir George lut le premier à rompre le silence.

« Je crains, ma chère dame, dit-il en poussant son cheval à côté du guide, que nous n'allions avoir un orage. L'état du ciel ne me présage rien de bon. Veuillez me dire s'il y a un moyen de sortir d'ici pour regagner la grande route, et à quelle distance nous pourrions être de la ville. »

Les alarmes de lady Amelia redoublèrent à cette question. Marie Urhilde, c'était le nom du guide, avertit le baronnet par un signe qu'il devait éviter d'effrayer sa femme, mais que ses appréhensions n'étaient que trop fondées. Elle se contenta de répondre que le ciel n'était pas très-menaçant, et qu'on trouverait un passage pour sortir du défilé avant une demi-heure.

Sir George, très-peu rassuré de ces explications, en fit part à vous basse au colonel; mais celui-ci, semblable à l'homme juste d'Horace, ne s'effrayait de rien. La seule chose dont il pût s'inquiéter sérieusement était de ne pas arriver avant l'heure du dîner. Il regarda le ciel, consulta sa montre, et dit en haussant les épaules :

« Je crois, mon cher George, que nous n'avons à craindre de d'arriver un peu tard à Saint-Jean-de-Luz. Je ne vois pas dans tout ceci l'ombre d'un orage. Toutefois, je suis d'avis que nous bâtons le pas sans nous amuser davantage à bavayer aux corneilles. Je suis rassuré pour le moment de beautés naturelles et arctis-sauvages; et, malgré ce qu'en pourrait dire miss Lee, je donnerais toutes les montagnes de la Navarre pour un bon dîner cut à point. »

Cependant le soleil venait de disparaître derrière l'enceinte de nuées opaques qui semblait étendre l'horizon de tout part. L'atmosphère, condensée par leur présence dans le fond des vallées, était devenue étouffante. Un si once mou régnait dans toutes les parties de la montagne; les arbres même étaient immobiles, pas un souffle d'air ne les faisait frissonner; pas un murmure ne s'échappait de leur feuillage muet; des nuages chargés d'électricité flottaient au milieu du ciel dans une immobilité menaçante, et le cercle nébuleux qui enveloppait l'horizon se resserrait avec rapidité autour de ces sinistres avant-coureurs de l'orage.

« Ma foi! dit le colonel, vous craintes, mon cher George, n'étaient pas sans fondement, et tout ceci prend une assez mauvaise couleur. Cependant, il ne faut pas s'alarmer trop vite. Je crois avoir entendu dire à don Augustin que les orages étaient très-rare et très-peu redoutables dans cette saison. »

Comme il achevait de parler, miss Lee, qui marchait à quelques pas en avant, se retourna vers son père et lui dit en lui montrant sa petite main :

« Pensez-vous, mon cher papa, que nous puissions arriver avant la pluie? Je viens d'en recevoir sur la main la première goutte, et elle pourrait bien ne pas tarder à tomber. L'aurait fâcheux, si cela était, que nous ne puissions trouver un endroit pour nous mettre à couvert, et j'avoue que malgré mon goût tout nouveau pour les scènes agrestes, une ondée me serait fort désagréable, à moi qui n'ai pas le bonheur d'être, comme notre ami le colonel, imperméable des pieds à la tête. »

— Or à cela ne tiennent, ma chère miss Lee, dit le colonel en déboutonnant son gros manteau sur ses épaules, vous le voyez, ne sont pas toujours inutiles, et je me réjouis sincèrement de vous avoir fait tard à mes dépens, puisque cela me donne l'occasion de vous épargner un véritable désagrément.

— Mon cher colonel, répondit Ophélie, vous gârez, s'il vous plaît, votre riding-club. J'ai sur vous l'avantage de n'être affligé d'aucun rhumatisme; ainsi, que la pluie me perce jusqu'aux os, j'en serai quitte pour changer de vêtements. Mais voici qui commence à devenir inquiétant. »

— En effet, dans ce moment, un bruissement immense et majestueux comme celui de la mer, s'élevait de tous les coins de la montagne. Le murmure des forêts, enchaîné jusque-là par la pesanteur accablante de l'air, se révélait sous la première agitation des courants électriques. La nature entière retrouvait sa voix et semblait frissonner de crainte.

Tout à coup les dernières éclaircies du ciel disparurent sous le vol impétueux des nuages qui s'élevaient de tous les côtés de l'horizon, les objets se couvrirent d'un voile sombre, et le roulement éclatant et prolongé du tonnerre annonça que l'orage prenait possession de l'atmosphère.

Il y eut un moment de confusion parmi nos voyageurs. Lady Amelia, épouvantée, appela sir George à grands cris. Miss Lee avait pris son cousin de l'aider à mettre pied à terre, et venait d'endosser avec beaucoup de sang froid le surcot à branches-ours du chasseur, lequel était un Suisse des Grisons, habitué à braver tous les temps et très-dévoilé à ses maîtres. De son côté, le colonel se dépouillait grave-

ment de son imperméable-club pour en recouvrir lady Lee, et hasardait avec le guide les conjectures les plus légalitiques afin de savoir si l'on était bien loin de toute habitation, et s'il n'y avait pas pour ces dames d'autre danger à craindre que celui d'être trempées jusqu'aux os.

Les réponses assez peu rassurantes de cette femme lui arrachèrent plus d'un haut de désappointement. Il se mit à l'arrêt pour savoir d'où viendrait la bourrasque, bouffonna son makintosh jusqu'au menton et demanda enfin quel parti il y avait à prendre et par quels moyens l'on pouvait sortir de cette position désagréable.

« Le parti le plus court, répondit Marie Urubile, est de continuer notre route sans plus tarder. A un demi-quart de lieue d'ici, je sais un passage pour descendre dans la vallée. Le ciel est bien noir; mais il n'a encore rien de mauvais. Nous avons une demi-heure devant nous. Dites à ce bon monsieur de faire remonter sa dame. Le cheval est sûr; il ne bronchera pas; voilà près de quinze ans qu'il me sert.

— Eh bien! mon cher colonel, dit miss Ophélie en s'approchant, que faut-il faire pour nous tirer de ce mauvais pas, et éviter d'être foudroyés comme Enclède! Vous entendez comme Jupiter tonne. Au reste, comment ne trouvez-vous pas ce riding-coat? N'ai-je pas l'air d'un jeune flandrin de fermier qui s'en va aux courses d'Ascott monté sur le bidet de son père?

— J'admire votre humeur, miss Lee, de pouvoir plaisanter dans un pareil moment. Appelez votre cousin et partons sans plus attendre. Holà! John! donnez votre moult à garder à ce bon Fuchsi, qui va faire ce soir aussi courtoisément que moi, et allez conduire le cheval de milady Lee. Mon cher George, à cheval! à cheval! et vous, ma bonne miss Urubile, menez-nous où il vous plaira, vu que nous sortions au plus vite de ce maudit trou où il ne fera plus bon tout à l'heure, si j'en crois ce que je vous venir derrière moi.

En face du danger, le colonel retrouvait le sang-froid et la présence d'esprit d'un militaire. Il se rappela avoir été surpris par un ouragan dans les Gaults avec une société nombreuse du temps qu'il n'était que simple capitaine au service de la Compagnie des Indes, et se promit, s'il y avait lieu, de mettre à profit sa vieille expérience. Il ordonna donc que la cavalcade reprit sa marche dans l'ordre suivant: en avant sir George et lady Amélia conduite par John; au centre miss Ophélie et son cousin, et lui, à l'arrière-garde avec le chasseur Fuchsi menant les bagages.

« En avant! en avant! s'écria-t-il d'une voix qui se fit entendre au-dessus de celle du tonnerre. Les moments sont précieux. Je vous recommande, John, d'avoir bon pied, et surtout bon œil. Faites ce que le guide vous ordonnera. Il ne pleuvra pas encore, n'est-ce pas, Fuchsi? Tot qui est un enfant des montagnes, donne-moi quelque bon conseil.

— Bardon, excellence colonel, répondit le Suisse, mais faire telle distobition, il n'êtré bas rien pour le moment.

— Et pourquoi donc, Fuchsi? jus qu'à-t-il de mieux à faire que de décamper d'ici au plus vite?

— Borce que nous n'aurons pas le temps, reprit l'imperterritable chasseur.

— Le temps, dites-vous? le temps de quoi?

— Dans une minute, ajouta légalitiquement Fuchsi, nous serons tous renversés le chef par le sturm. Il faudrait bien mieux descendre.

— Eh! malheureux, s'écria le colonel d'une voix foudroyante, que ne le disais-tu plutôt! Holà! John, arrêtez. Sir George, au nom du ciel! faites descendre lady Lee. Il n'y a pas un instant à perdre. A terre! à terre! sir Charles. Goddam!

Et, joignant l'exemple à l'injonction, le colonel sauta aussai lestement à bas de son poney malgré sa pesanteur, courut à miss Lee un peu éfrazée, et la prenant dans ses bras, l'enleva de son cheval comme il eût fait une plume.

« Meinher colonel, lui cria Fuchsi, qui voyait le danger imminent, commençait à songer à sa sûreté personnelle, laissez les chevaux; ils ne pourront pas. John, dessanglez le cheval nommé Bube, et vous aussi, sir Charles; pieu! Passez les courroies comme ça autour du corps. Suivez-moi, colonel... »

En ce moment, un effroyable coup de tonnerre fit trembler les montagnes sur leur base; les nuées semblèrent fondre sur la gorge comme des oiseaux de proie, et le craquement sinistre des sapins annonça le passage de la trombe.

Mais dans la stupeur générale, une voix se fit entendre au-dessus des clameurs sauvages de la tempe:

« Conchez-vous tous par terre, ou vous êtes perdus! »

Et presque au même instant, le colonel, renversé par un bras vigoureux, obéissait malgré lui à cet ordre inattendu; un homme venait de s'élaner d'une hauteur prodigieuse sur l'étré sentier au risque de rouler jusqu'à la rampe du précipice; mais il rencontra dans sa chute le colonel, dont la masse opposa à son élan une résistance suffisante, et en se retenant à son vêtement, il le força à s'assour d'une manière aussi subite que désagréable. Miss Lee, éperdue, appela son père, quand elle se sentit saisir par la même main inconnue qui l'obligea, avec plus de ménagements toutefois, à s'étendre sur le sol.

« A terre! à terre! au nom du ciel! » répéta l'étranger avec véhémence. Sir George était déjà couché contre le rocher, tenant dans ses bras lady Amélia évanouie. — Sir Charles, sans se le faire répéter une seconde fois, suivit son exemple, et tous attendirent, avec des émotions diverses, mais qui tenaient plus ou moins de la peur, le danger redoutable dont ils étaient menacés.

Les animaux avaient pris part de leur côté à cette scène d'épouvante; dès qu'ils se sentirent libres, ils restèrent un moment immobiles, luttant l'air avec leurs naseaux, et puis, comme si la sûreté de leur instinct les eût poussés à agir de concert, ils partirent tous ensemble au galop dans la direction opposée à celle d'où venait le vent.

Le moment d'anxiété qui succéda aux divers mouvements que nous venons de rapporter ne peut se décrire. Sir George tenant dans ses bras le corps glorieux de sa femme et la chantant, par ses embrassements, de la rappeler à la vie, poussa des soupirs douloureux qui déchiraient le cœur de sa fille. Ce dernier sentiment, plus fort chez elle que l'instinct de la conservation, allait la forcer à lever; mais une main puissante la retint clouée à sa place. Il lui sembla être sous l'obsession d'un effroyable cauchemar; elle ferma les yeux et tâcha de s'oublier elle-même.

Quant au colonel, malgré la rude secousse que lui avait fait éprouver sa chute et la douleur locale qu'il en ressentait encore, il n'avait pas perdu un seul moment son sang-froid. Seulement ses réflexions étaient de la nature la plus sérieuse. Il calculait que si la trombe, au lieu de passer au-dessus d'eux, ce qui était possible, — vu la nature des courants d'air entraînés par l'absorption constante de l'électricité dans les lieux les plus bas, — passait tout juste à l'endroit où ils étaient couchés d'une façon si incommode, il pourrait bien être enlevé malgré son poids respectable, et lancé, comme disent ses compatriotes, dans l'éternité. Cette dernière perspective n'avait rien d'agréable pour un homme radicalement guéri du spleen. Le colonel avait vu plus d'une fois la mort de près; il était brave, mais mourir de cette façon lui paraissait ridicule et peu profitable à l'humanité. Malheurs il était à jeun, et nous sommes obligé d'avouer que tout en méditant sur de si graves matières, tout en pensant autant qu'il pouvait le faire à l'éternité, le colonel n'avait pu se défendre de donner un regard au panier à provision qui s'en allait galopant dans la vallée.

J. LAPRADE.

La suite au prochain numéro.

### Abyssinie.

Maintenant que les esprits se préoccupent sérieusement en Europe du percement de l'isthme de Suez, et que la mer Rouge doit devenir prochainement, ce qu'elle était avant la découverte de Vasco de Gama, la route commerciale des Indes, un immense et légitime intérêt s'attache à l'exploration des contrées qui avoisinent cette mer. Parmi ces contrées, il en est une qui, par la fertilité de son sol et la variété de ses productions, comme par le caractère, les mœurs et la religion de ses habitants, a fixé particulièrement l'attention des voyageurs: c'est l'Abyssinie. Convertie au christianisme dès le commencement du quatrième siècle, mais isolée dans ses montagnes depuis que les Arabes ont conquis l'Égypte, l'Abyssinie n'a point participé, comme les autres nations chrétiennes, aux progrès de la civilisation. Depuis l'époque de son isolement, ses institutions politiques et sociales n'ont point varié; elles sont encore aujourd'hui ce qu'étaient celles de la France avant que la société féodale fût définitivement constituée.

C'est dans le royaume de Tigré, autrement dit dans les provinces septentrionales de l'Abyssinie, que deux capitaines d'État-major, MM. Ferret et Galinier, ont poussé leurs explorations aventureuses. D'abord en France, ils donnent au public le résultat de leurs travaux et le récit de leur long pèlerinage. La Société de géographie a déjà couronné ces précieux travaux. Soumis à l'examen de l'Académie des sciences, ils ont valu aux deux intrépides voyageurs la louange la plus flatteuse et la mieux méritée. Après de tels suffrages, il ne nous reste plus qu'à joindre nos éloges à ceux de nos maîtres, et nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs l'analyse de ce grand ouvrage.

MM. Ferret et Galinier s'embarquèrent à Marseille sur un paquebot à vapeur qui les porta à Alexandrie, en Égypte. C'est là que commença leur relation. Ils nous font connaître l'état présent de l'Égypte et les efforts de Mohammed-Ali pour régénérer son peuple plongé depuis des siècles dans la plus affreuse barbarie. Passant ensuite aux mœurs et aux usages des Égyptiens, ils décrivent la condition des femmes musulmanes, et, à propos des femmes, ils donnent quelques détails intéressants sur les almées.

« Celles que nous vous, disent-ils, étaient jeunes et jolies. Leur musique se composait tout simplement d'un tarabouk et d'un tambour de basque; ajoutez à cette harmonie médiocre le son des castagnettes de métal qu'elles tenaient à la main et dont elles s'accompagnant avec beaucoup de grâce. Leur costume, riche et bariolé d'éclatantes couleurs, diffère de celui des femmes du Iarem. Quant à leurs danses, il faut dire qu'elles feraient monter le rougeur jusqu'aux yeux de l'Européen le plus ébloui. Aussi, quoique ce spectacle en Orient, homme ou femme, tient la danse pour un art honnête, et se croirait déshonoré en le cultivant. Le ballet de la Péri à voulu donner une idée du fameux pas de Fabille; mais une commode pudeur n'eût pas permis à un parterre français de supporter, ni à nos danseuses françaises de chercher à reproduire les mouvements licieux et les attitudes désordonnées des danseuses de l'Orient. Aussiôt que les almées du Caire commencent à exécuter le pas de Fabille, la musique prend un entrain nouveau et prodigieux. Les almées elles-mêmes chantent, pour s'amuser, ces deux mots qu'elles répètent sans cesse: « El-mahlab el-mahlab! — Voici Fabille! voici Fabille! » L'in-erte volte, le burlesque, supposez-le du moins, anour des danseuses effrayées. Où est-il? Ici, à droite, à gauche, et partout dans le même moment. L'almée cherche à le saisir, mais il s'échappe et revient sans cesse, on le poursuit, et il se reflète enfin dans les replis de la robe. C'est là que la frayeur redouble. La danse se termine sans vêtements; imparfaite et désespérée, elle débute d'abord la veste, puis la ceinture, puis la robe, et tout finit si diaphane, mais les mouvements passionnés de la danseuse la soulevait avec de si heureux hasards! Peu à peu la mesure se ralentit avec elle; ce n'est plus la furie du

plaisir sans frein, la sauvage et violente énergie du délire amoureux; c'est la fatigue plus voluptueuse, c'est la lassitude languissante et épuisée, plus pénétrante encore, et les danseuses, reprenant leur costume pièce à pièce, se rehabillent devant l'assemblée, qui n'a pas toujours observé de sang-froid ce spectacle irritant.

« Du Caire, M. Ferret et Galinier se rendirent à Suez, à travers le désert, et s'embarquèrent sur la mer Rouge.

Une route unique, partant de Messawah, conduit de la mer Rouge en Abyssinie. Située près de la côte africaine, par 15° 56' de latitude septentrionale, l'île de Messawah, dans sa plus grande étendue, n'a qu'une longueur de mille mètres. Elle est formée par un banc de corail, exhausé à peine au-dessus des eaux, où l'on ne voit ni sources, ni arbres, ni même un brin d'herbe. C'est le lieu le plus stérile de la terre, et c'est aussi un des plus chauds. Dans le mois de novembre, le thermomètre centigrade y accuse, à l'ombre 55 degrés, et il s'y élève jusqu'à 50 dans le mois de juillet. Jamais l'homme n'aurait songé à s'établir sur cette île désolée, si la nature capricieuse n'avait pu plaisir à creuser un des ports les plus sûrs de la mer Rouge.

Du reste, nous deux voyageurs n'y séjourneront pas longtemps. A peine arrivés à Messawah, ils passent sur le continent pour visiter le Nayb d'Arkiko, le chef des tribus nomades qui s'étendent entre le rivage de la mer et les montagnes d'Abyssinie. Les Chiohs, c'est ainsi qu'on nomme les hommes de ces tribus, sont redoutés des caravaniers. Ils sont turbulents, avides, voleurs et cruels. L'énorme chevelure qui surcharge leur tête leur donne une physiologie rude et sauvage. Une toile de coton jetée sur les épaules, un caleçon qui ne descend pas même jusqu'au genou, ou seulement un morceau d'étoffe attaché à la ceinture, voilà tout leur habillement. Une lance, un bouclier en peau d'hippopotame, rond et d'un petit diamètre, un long sabre droit à deux tranchants, telles sont leurs armes, dont ils ne se débarrassent jamais, pas même à l'entour de leurs habitations. Leur pays est nu et aride. Il s'y rencontre cependant quelques vallées, au fond desquelles poussent une végétation luxuriante. Il faut lire dans la relation de MM. Ferret et Galinier la charmante description qu'ils donnent de la vallée du Samhar. C'est là que nos voyageurs enchantés trouvèrent des sites délicieux, des sites couverts d'ombre, embaumés des parfums des plantes et des fleurs, animés par des gazelles bondissantes, des écureuils sauteurs, des oiseaux au plumage éclatant, des insectes de mille formes et de mille couleurs, véritables oasis au milieu de l'aridité qui les environne. Le Samhar conduit par une montée presque insensible au pied du Tarenta, qui s'élève à 2,345 mètres au-dessus du niveau des mers, dont le grand et le troisième montages qui s'étendent d'Abyssinie de la mer Rouge. Un sentier mal tracé qui côtoie d'étrayants précipices, sentier pénible, encombré de pierres et de fragments de rochers qui, roulant sur les pieds du voyageur, nu auvent de l'entraîner dans leur chute, même au sommet du Tarenta, où commence le territoire de l'Abyssinie septentrionale. De là la voie s'étend au loin sur le plateau du Tigré; ce plateau, malgré sa proximité de l'équateur, jouit d'un climat tempéré, à cause de son élévation, qui est d'environ 2,000 mètres. Il est coupé de profondes vallées et surmonté de hautes montagnes. Tandis qu'au fond de ces vallées la chaleur est excessive, sur les montages régnent les froids les plus vifs: c'est le privilège de l'Abyssinie de réunir dans un espace resserré toutes les températures, les climats différents de la France, de l'Italie et des Indes. Aussi quelle variété, quelle richesse dans ses productions! Elle donne toutes les graminées de l'Europe et d'autres encore qui lui sont particulières. Le cotonnier, plusieurs espèces de gomiers, l'hénier, l'indigotier, le safran, la canne à sucre, le caféier, y croissent naturellement. Le café d'Abyssinie est excellent. Transporté par les caravaniers sur les côtes de la mer Rouge, on l'y vend sous le nom magique de café moka, et il n'est pas en réalité d'une qualité inférieure.

Selon MM. Ferret et Galinier, l'Abyssinie possède dans son sein les germes de toutes les richesses. La barbarie seule met obstacle à leur développement; mais nos deux voyageurs affirment qu'elle deviendra un des plus beaux pays du monde le jour où la civilisation y pénétrera. Puisse ce jour ne pas se faire attendre et justifier toutes leurs prévisions! Tels qu'ils nous les représentent, braves, vifs, intelligents, religieux, les Abyssins aiment les Européens, qu'ils regardent comme supérieurs aux hommes de toutes les autres races. Ils entretiennent chez nous, dans le peu de relations que nous avons avec eux, une civilisation qu'ils cherchent, qu'ils désirent et qu'ils sont tout prêts à recevoir. Que ces relations deviennent un peu plus fréquentes, et aussitôt les ténèbres de la barbarie seront dissipées.

Cette aspiration vers un avenir meilleur, cette sympathie pour nos idées européennes sont rares sur la terre d'Afrique. On ne les rencontre que chez les Abyssins; et cette supériorité morale se manifeste déjà chez eux par la beauté physique qui les distingue entre tous les peuples de la race noire. Quoique bronzés ou noirs comme elle, ils ont à peu de chose près le type de la figure européenne, et l'emportent même sur nous par la délicatesse des formes et des traits. Ils ont d'une taille assez élevée, et on trouve rarement chez eux des hommes contrefaits. Ils sont souples, agiles et infatigables dans les marches, leur physiologie est généralement douce, agréable, et empreinte d'une certaine noblesse relevée par la simplicité de leurs habits drapés à la manière antique. Leurs femmes sont belles, pleines de grâce et de délicatesse. Une figure régulière empreinte d'une douceur mélancolique, de grands yeux, un nez droit, des dents d'une éblouissante blancheur, qui ressortent admirablement sur le fond noir de leur visage, un corps bien proportionné, une taille svelte et cambrée, des formes prononcées et agréablement arrondies, une démarche souple, noble et élégante, ont valu aux Abyssiniennes une réputation de beauté bien méritée, et elles sont recherchées en Égypte par les

Turcs, qui les font élever avec beaucoup soin dans les harems. Le costume des hommes se compose d'un caleçon en toile de coton qui s'arrête aux genoux; d'une ceinture longue de 40 à 80 coudées qui les soutient dans les marches et les preserve de la lance dans les combats; enfin, d'un taube, grande toile qu'ils drapent à la manière des anciens Romains, et qu'ils lient sur les épaules au moyen d'une peau de mouton ou de lion.

L'habillement des femmes n'est pas plus compliqué. Les jeunes filles portent simplement autour des reins un morceau de toile, et elles se couvrent les épaules avec une peau de chèvre garnie de coquillages blancs. Les femmes mariées se parent ordinairement d'une chemise blanche plus ou moins brodée en rouge au cou et aux manches, suivant leur fortune. Par-dessus cette chemise, elles mettent quelquefois le taube, qui sert à la fois de vêtement pendant le jour et de couverture pendant la nuit.

Lorsque MM. Ferret et Galinier arrivèrent dans le Tigré, le roi Oubié avait son camp à deux lieues au nord d'Adoua. Ils allèrent lui rendre visite pour lui demander l'autorisation de voyager dans ses Etats. Le roi leur fit l'accueil le plus bienveillant. Non-seulement il accéda à leur demande, mais il leur donna un soldat pour les accompagner et les faire respecter comme ses propres amis.

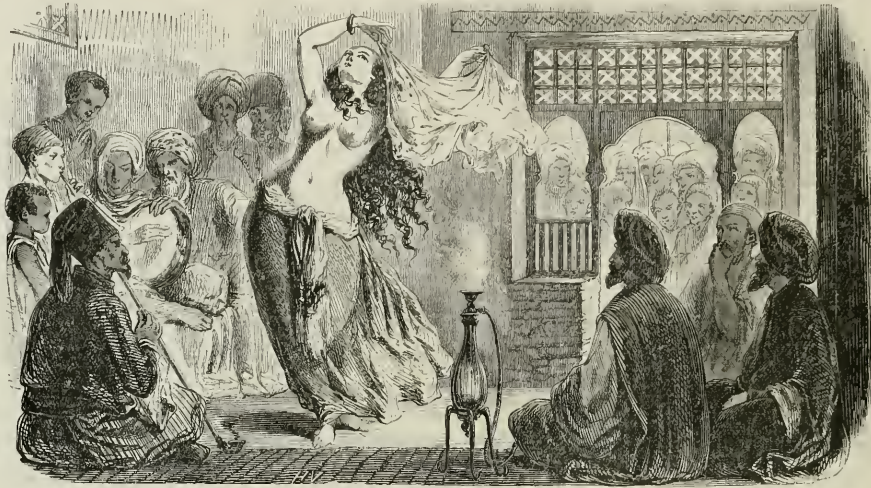
Forêts de la protection du souverain, nos deux compatriotes poussèrent alors leurs explorations dans l'intérieur des pro-

Abyssins, qui ignorent les sciences et les arts, ne conçoivent pas que des hommes aient pu ériger ces monolithes. Leur superstition les porte à croire qu'ils furent l'œuvre des esprits malins.

Après avoir parcouru le Chiré et visité la grande vallée du Taccagé qui sépare le Tigré de la province montagnarde du Samen, MM. Ferret et Galinier se portèrent dans l'Agané, à

Demba-Ilaloun. Chaque chef a la sienne. Il la fait garder par des gens dévoués, il la tient toujours approvisionnée, et c'est là qu'il se retire comme dans une citadelle inexpugnable, lorsque, révolté contre son souverain, il se trouve pressé par des forces supérieures. Parmi ces amas, le Devra-Dâmo jouit d'une grande célébrité. Mais ici laissons nos deux voyageurs raconter ce qu'ils ont vu, et faire le récit de leur curieuse ascension sur le sommet de cette montagne singulière.

« Le Devra-Dâmo est une montagne conique, formée de schistes redressés et couverte de kolonnades, avec un gigantesque rocher de grès superposé qui semble une immense forteresse. Cette forteresse faite d'un seul bloc, et dont les flancs verticaux n'ont pas moins de cent pieds de hauteur, a joué un grand rôle dans les annales de l'Abyssinie. C'est là qu'on reléguait autrefois les fils et les parents de l'empereur. Cette prison naturelle garantissait la sûreté de l'Etat, elle réduisait à l'impuissance les ambitieux qui auraient pu troubler l'empire et le donner en proie aux guerres civiles. Aujourd'hui, la forteresse est devenue un couvent, et son église est l'objet d'une profonde vénération parmi les indigènes. Nous arrivâmes sans trop de fatigue jusqu'au pied du rocher; mais il s'agissait encore d'atteindre le plateau supérieur, et nos yeux cherchaient, ce qu'ils ne découvraient pas, la trace d'un chemin, fût-ce même l'apparence d'un sentier. Tandis que nous explorions inutilement les lieux afin de trouver un



Abyssinie. — La danse de l'abeille, en Egypte.

est de l'Abyssinie septentrionale. Cette contrée, jusqu'à présent couverte d'un voile obscur, ne nous cache plus aucun mystère. Ils l'ont explorée pas à pas dans ses grands accidents comme dans ses moindres détails. Sur leurs traces, les sciences naturelles se sont enrichies de faits nouveaux, d'observations certaines, et la géographie surtout a fait une

ample moisson. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur la carte qu'ils ont dressée. Cette carte diffère complètement de celles que nous connaissions. Dans celles-ci, l'Assam, la rivière qui baigne la capitale du Tigré, est représentée coulant vers le nord et se jetant dans le Mareb; dans la nouvelle, au contraire, ce cours d'eau se dirige vers le sud et se jette dans le Taccagé. Trois rivières assez considérables du Tigré n'étaient connues jusqu'à présent que de nom; MM. Ferret et Galinier ont vu leurs sources, ils en ont fixé la position et tracé leurs cours d'une manière suffisamment exacte depuis leur origine jusqu'au Taccagé qui les absorbe. Ces changements importants dans l'hydrographie en ont amené naturellement d'analogues dans le relief du sol. Contentons-nous de constater ici que l'élévation des montagnes, leurs formes, leur composition géologique, ont été étudiées avec soin, et entrées seulement dans quelques détails sur celles que les Abyssins désignent sous le nom

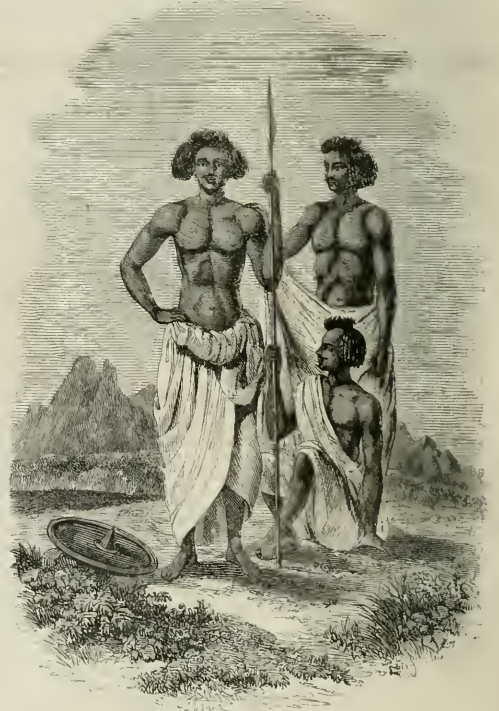
de Ambas. Elles sont curieuses par leur aspect et par le rôle qu'elles jouent dans les guerres intestines de l'Abyssinie. Ces amas sont des fortifications naturelles qu'un prend de loin pour des remparts tracés et élevés de main d'homme. Leurs flancs verticaux, comme des murailles, se terminent par des terrasses horizontales quelquefois couronnées par des dômes basaltiques, comme celles de l'Haramat et de



Abyssinie. — Abyssins.

vinces. En se dirigeant vers le Chiré, ils s'arrêtèrent quelques jours à Axoum, la plus ancienne ville de l'Abyssinie. Ils y virent des ruines qui datent probablement de l'époque où les Ptolémées régnaient en Egypte; un élégant obélisque reste encore debout au milieu d'une grande place située au nord de la ville; deux autres beaucoup plus longs ont été renversés et gisent à terre brisés en plusieurs morceaux. Les

passage, nos domestiques, mieux avisés, se prirent à appeler de toute leur voix, et bientôt nous aperçûmes au-dessus de nous en surplomb la tête d'un des hommes qui venait s'enquérir de ce que nous pouvions désirer. Après quelques paroles échangées dans l'espace, le même disparut, et, peu de temps après, le chef de l'ordre se présenta en personne, nous assurant d'une façon toute cordiale qu'il serait très-



Abyssinie. — Chohos.

heureux de nous recevoir. Nous recevoir, à la bonne heure; mais nous en étions toujours à retourner dans l'otre esprit la même énigme, lorsque le mot nous tomba de la nue avec l'extrémité d'une corde. Notre soldat, Guebra Marian, commença par déposer ses armes dans une maison voisine de notre campement; c'était l'habitation d'une religieuse; et, sans plus tarder, saisissant le bout de la corde, il se mit à grimper avec l'agilité d'un singe. Nous le vîmes bientôt prendre terre auprès des moines penchés sur le couronnement de la montagne. Tous nos domestiques l'un après l'autre imitèrent son exemple avec le même succès. Quant à nous, lorsque ce fut notre tour, nous n'avions pas encore eu le loisir de nous familiariser avec ce moyen d'ascension, et, n'eût été la honte de passer pour des polltrons, nous nous sentions intérieurement le plus sincère désir de rebrousser chemin, contents d'avoir déterminé la position du Devra-Dâmo et d'avoir étudié la géologie de cette curieuse contrée.

Cependant, nous avions toujours payé d'au lace, et c'était commencer un peu tard à hésiter pour la première fois; mais nous décidâmes donc à ne pas reculer et à nous montrer hardis jusqu'au bout. Seulement, l'habitude nous manquait. Il fallut renoncer à monter nous-mêmes, et force fut de nous faire hisser à force de bras, la corde nouée autour

des reins et solidement attachée, comme on doit le penser. « Du reste, l'ascension n'en avait pas moins quelque chose d'inquietant pour des voyageurs novices. Ce lut sans doute l'affaire de quelques minutes; mais les minutes nous parurent d'une longueur singulière. Ainsi suspendus dans le vide, comme l'araignée au bout de son fil, nous nous disions, car on se dit mille choses en une seconde, que le fil pouvait à tout moment se rompre, ou que les gens qui nous hissaient pouvaient encore avoir trop présumé de leurs forces; dans l'un et l'autre cas, chères créatures de Dieu, nous nous en retournerions droit au

près du Créateur tout-puissant, et nous lui revenions un peu meurtris de la chute. Il n'en fut rien, grâce à lui; mais quand nous songions si bien aux funestes extrémités, nous avions oublié de prévoir les inconvénients moins terribles et plus réels du voyage. A peine détachés de terre, nous heurtâmes contre les parois de la montagne. On nous enlevait comme des lustres, et les pauvres lustres tournaient dans l'espace, obéissant à la loi de torsion. Tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt d'une épaule et tantôt de l'autre, nous allions donner sur la paroi de grès qui ne cédait pas le moins du monde sous le coup. Pour les hôtes habituels du couvent, ces menus détails passent inaperçus, ou plutôt ils savent éviter le choc en se servant habilement de leurs pieds; quant à nous, on avait beau nous avertir et crier sur nos têtes, nous étions trop préoccupés pour comprendre et trop peu faits à de semblables expéditions pour nous en tirer avec adresse. Après une distance parcourue de trente-trois coudées en ligne verticale, nous posâmes enfin le pied sur le sol; nous avions les mains tout ensanglantées. Ce n'était encore là que la moitié du chemin; mais l'autre partie ne nous semblait plus qu'une promenade, car il ne fallait que gravir un escalier taillé dans le roc.

« L'escalier franchi, nous nous trouvâmes sur le Devra-Dâmo, sur un plateau stérile dont la circonférence est d'en-

viron 1,500 mètres. A peine y voit-on cinq ou six arbres rabougris qui prennent racine dans les fissures du rocher. Si l'eau n'y manque pas, c'est que la saison des pluies remplit généralement de belles et larges citernes creusées avec le plus grand soin, où l'on descend par des degrés taillés dans le roc. Vers le milieu du plateau s'élève le couvent, ou plutôt ce qu'on appelle un couvent et ce qui est un village. Au lieu d'un cloître, d'un bâtiment unique où des religieux vivent en commun, imaginez un petit bourg, comme tous ceux de l'Abyssinie, où chaque moine a sa maison et vit à sa manière. Ici seulement les maisons ne sont pas rondes et

posa d'une poule coupée menu, cuite dans le beurre et dans le poivre rouge. Ensuite un domestique nous apporta une grosse cruche d'hydromel qui faisait plaisir à voir, et notre hôte revint auprès de nous pour nous tenir compagnie jusqu'à l'heure du sommeil. On causa; encore un peu endoloris des accidents de notre ascension, nous demandâmes tout d'abord s'il y avait longtemps que le Devra-Dâmo était inaccessible. Le bon moine nous regarda avec des yeux étonnés et nous répondit que la montagne avait toujours été ce qu'elle est aujourd'hui. Nous gardions rancune à la dureté du grès, et il nous semblait difficile que la corde balancée

eût été le chemin primitif; d'autant plus qu'il avait fallu la suspendre, et nous insistâmes sur cette nécessité d'un premier voyageur qui avait dû découvrir un sentier pour monter jusqu'au plateau.

« Ici notre hôte nous arrêta: Ce premier voyageur, nous dit-il, fut un pieux solitaire sur lequel Dieu d'ignoas se manifesta par un miracle. Ce saint homme avait vu les vices et les iniquités des méchants. Indigné de ce spectacle, il prit la terre en dégoût et fit le vœu d'achever ses jours dans l'isolement le plus profond. Un jour qu'il passait au pied du Devra-Dâmo il eut une révélation, et, tombant à genoux, il pria de toutes les forces de son âme afin que Dieu lui donnât de parvenir sur cette montagne merveilleuse et de mourir dans la contemplation du ciel infini. Sa prière n'était pas encore achevée qu'on mouvement se fit le long de la montagne; le saint homme y porta les yeux et aperçut un serpent d'une espèce inconnue qui descendait vers lui et remonta comme pour l'inviter à le suivre. Ce serpent ne lui inspira aucune frayeur; bien au contraire, il se sentait attiré par la douceur des yeux de l'animal, par sa grâce souple et ondoyante. Le futur solitaire se mit la main du Seigneur, s'attacha à la queue du reptile qui se laissa toucher comme fait un agneau, et, dans le même instant, le saint fut transporté sur la montagne, séparé pour toujours du reste des hommes.

« Nous voulûmes persuader à notre hôte que la montagne avait dû changer de forme depuis le temps où elle fut habitée. Quoi de plus simple à imaginer en effet qu'un chemin jadis indiqué sur une pente, puis un éboulement déracinant la pente et le chemin? Mais notre explication toute naturelle détruisait la légende du bon moine. Notre incrédulité l'attristait; nous nous en aperçûmes, et nous fîmes aussitôt persuadés. C'était un excellent homme, d'une simplicité, d'une droiture de cœur admirables. Que nous coûtait-il de croire ou de paraître croire à la fable du serpent? Il nous eût été bien plus pénible de le blesser dans ses croyances naïves. »

Après cette visite au Devra-Dâmo, la mauvaise saison interrompit les courses de MM. Ferret et Galinier. Tous les ans l'Abyssinie est arrosée par des pluies périodiques qui grossissent les rivières et occasionnent les crues du Nil indispensables à la vie de l'Égypte. Ces pluies ne dépassent pas la seizième degré de latitude. Dans le Tigre, il pleut rarement pendant le mois de mai. Pendant le mois de juin, on voit encore quelques beaux jours; mais en juillet, la pluie tombe avec une régularité surprenante. Tous les matins le soleil paraît; vers midi, les nuages s'annoncent, le vent d'est ou sud-est commence à souffler; vers deux heures



Abyssinie. — Ruines d'Axoum. Prêtre abyssin.

couvertes d'un toit conique; elles sont carrées, avec un toit plat. L'église passe, après celle d'Axoum, pour la plus belle de l'Abyssinie, et en effet c'est un édifice rectangulaire d'une architecture assez remarquable. A l'intérieur règne tout autour une galerie supportée par des colonnes. Cette galerie, qui s'ouvre sur l'église par des fenêtres grillées, permet aux moines d'entendre les offices sans être vus des fidèles ou des curieux auxquels ils livrent la nef. Le plan régulier du bâtiment, le fini de l'exécution dans les divers détails, prouveraient suffisamment que l'église n'est pas l'œuvre des Abyss-



Abyssinie. — Montagnes du Devra-Dâmo.

sins. Au reste, la tradition confirme ce témoignage du monument; elle dit que l'église du Devra-Dâmo fut construite par des artistes étrangers vers le même temps que l'église d'Axoum.

« Quand nous eûmes parcouru tout le plateau, le supérieur du couvent nous conduisit à la maison qu'il nous avait destinée. C'était une maison simple et nue, sans meubles, sans décorations, mais toute riante de propreté, et telle que nous n'en avions pas vu depuis longtemps dans les contrées de l'Abyssinie. Le jour s'écoula, les premières étoiles se montrèrent au ciel; on nous servit alors notre souper, qui se com-

le tonnerre gronde; immédiatement après le vent devient plus fort et la pluie tombe à verse; un peu avant le coucher du soleil le ciel s'éclaircit, et les nués sont souvent belles. Cette régularité ne s'observe plus dans le mois d'août. Alors il pleut à toute heure et quelquefois toute la journée. Cela dure jusqu'à la fin de septembre, époque où les pluies cessent subitement. Pendant cette saison, les chemins sont impraticables et les rivières présentent des obstacles infranchissables, parce que les Abyssiniens ignorent l'art de construire des ponts.

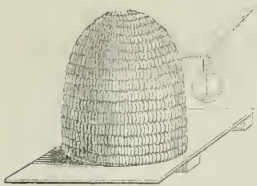
MM. Ferret et Galinier s'arrêtèrent donc à Intetchou, où ils restèrent quatre mois, attendant le beau temps pour recommencer leurs opérations. Dans un autre article nous rendrons compte de la seconde partie de leur voyage. Nous les suivrons dans les montagnes du Samen, si hautes qu'elles touchent à la région des neiges; à Gondar, la ville la plus importante de l'Abyssinie, et enfin sur les bords du lac Tana, vaste nappe d'eau parsemée d'îles riantes, où se jouent les crocodiles et les hippopotames, et que traverse le Nil, le fleuve-léon de l'ancienne Égypte.

### Revue Agricole.

Où s'arrêteront nos expérimentateurs en fait d'hybridation? Dieu le sait. Ils ont commencé par s'adresser à l'homme, d'abord en le regardant au visage et puis ailleurs, à mesure que la curiosité allait croissant. Le tour est venu ensuite des chiens, des lapins et des cochons d'Inde, ces exemplaires de l'organisation humaine en petit format, dans lesquels l'homme s'étudie à déchiffrer le secret de sa propre vie, faite de créatures humaines assez dévouées à la science pour courir noblement elles-mêmes au-devant du scalpel. Aujourd'hui un savant belge, M. Thiernesse, s'avise de soumettre aux inhalations éthérées, devez-vous quelques animaux? D'innocentes abeilles.

Or, M. Thiernesse, ainsi qu'il le raconte dans le *Journal vétérinaire de Belgique*, occupait ses loisirs et trouvait quelque loisir à élébriser des bourdons, insectes innocents. Tout à coup il songea aux pertes considérables qu'éprouve annuellement l'éleveur d'abeilles, lorsqu'il s'agit de retirer le miel et d'interrompre les essaims dans leur travail; et vite il dirige sur l'embouchure d'une ruche les inhalations de son éther sulfurique à l'état de vapeur. Heureux bourdons! ils y ont gagné du répit. Les vils labours comme par le passé de flâner en paresseux et en libertins qu'ils sont; c'est l'abeille diligente et rangée qui, en outre de son miel, payera aussi de sa personne. En vérité, la vertu est une si noble récompense dans ce monde! Citons le texte du rapport de l'expérience.

« L'appareil dont nous donnons le dessin, exécuté par



l'inventeur, se compose d'un ballon en verre, dont l'unique tubulure est fermée par un bouchon que traversent deux tubes de verre pénétrant, l'un jusqu'au fond du vase, dans la couche d'éther qui s'y trouve, et l'autre à quelques lignes seulement au-dessous du bouchon, et se recourbant au dehors du ballon à angle obtus, pour être introduit facilement dans la bouche de l'opérateur, et le second à angle droit pour se rendre horizontalement dans la ruche par une de ses deux ouvertures, en traversant un bouchon approprié; la deuxième ouverture étant préalablement fermée, d'une manière incomplète, pour que l'air continue à pénétrer dans la ruche, sans que les abeilles puissent en sortir.

« Pour faire parvenir l'éther sous forme de vapeur dans la ruche, il a suffi d'insuffler de l'air dans le ballon par le tube qui plonge dans son fond. Au commencement de cette opération, c'est-à-dire pendant les premières secondes, les abeilles agitaient et faisaient entendre des bourdonnements très-forts qui devinrent de plus en plus faibles, au point de cesser presque entièrement avant l'expiration d'une minute.

« On a alors levé la ruche; tout l'essaim était engourdi sur la planche qui le supportait; aucune abeille n'était restée dans les rayons. On pouvait donc retirer ceux-ci et en extraire le miel tout à l'aise; mais nous nous sommes bornés, dans ce premier essai, à observer les abeilles dans leur enivrement; puis, au bout d'un quart d'heure environ, aucune ne paraissant encore disposée à s'envoler, on a renversé la ruche sur elle.

« Nous ne pourrions dire le temps qui s'est encore écoulé avant qu'elles soient revenues de leur engourdissement; mais le matin suivant elles étaient aussi vivaces, aussi énergiques qu'avant l'opération. »

En lisant ceci le lecteur aura frémi et aura plaidé les abeilles. Vous vous réjouirez peut-être au contraire, pour peu que vous réfléchissiez qu'en France et même en Belgique, pays de grande civilisation agricole, on est généralement dans l'usage de les étouffer, afin de pouvoir leur retirer le miel. En Angleterre on emploie maintenant la vapeur d'eau pour obtenir le résultat moins nuisable de les engourdir. Cependant leurs ailes sont mouillées, et les pauvres ouvrières restent pour un temps assez long hors d'état de reprendre leurs excursions, ce qui entraîne aussi la perte d'un plus

ou moins grand nombre de sujets de chaque essaim. Une autre considération très-importante, c'est que les rayons sont imprégnés d'une humidité qui, à cause du manque de courant d'air dans la ruche, ne s'évapore que très-difficilement. De là surviennent des moisissures qui nuisent à la santé des abeilles et favorisent le développement de la gale de la cire.

Décidément M. Thiernesse, je vous fais réparation. Vous n'avez point été pour les abeilles un bourreau, mais au contraire un intelligent *monophobe* qui avez travaillé à améliorer leur position sociale. Je me rétracte et je m'incline devant les secrets desseins de la Providence. Il y aura en quelques bourdons torturés (et c'est justice), le tout lui que M. Thiernesse lit induit dans une voie inopinée de salut pour les abeilles, sans compter le miel qui va s'étendre plus abondant sur les tartines d'Allemagne et d'Angleterre. Bien est grand!

C'est un rude expérimentateur que le vétérinaire anglais M. Youatt, et qui s'adresse à des animaux plus terribles et plus gros que des abeilles et qu'il n'est pas facile de soumettre à l'observation. Avez-vous un chien que vous soupçonnez d'être enragé; s'écoutez-vous dans vos étables un boeuf, une vache, un mouton qui ait été mordu par un chien d'unement convaincu de rage bien constaté? Écrivez à M. Youatt, professeur à l'école vétérinaire de Londres, et il vous indiquera les moyens de transport les plus prompts et les plus sûrs pour lui expédier l'animal. Vous n'avez rien à payer; il se charge de tous les frais. Il soignera le malade, le guérira s'il faire se peut, et aussitôt après vous le renverra par la même voie; le tout sans qu'il vous en ait coûté un centime. Cette offre s'adresse à tous ses compatriotes dans les trois royaumes, et c'est pendant la durée des vacances qu'il étudie à fond la question de cette affreuse maladie qu'on appelle la rage; mes travaux ordinaires ne laissent chaque année quelques semaines de loisir, je les consacre à cette étude. Voilà quelques années que son invitation à ces aimables hôtes se renouvelle.

Maintenant si j'ajoute que M. Youatt vient de publier un *Traité du chien*, où il s'est attaché à préciser les véritables signes de la maladie, n'est-il pas vrai que vous serez disposé à accueillir très-favorablement les paroles d'un homme qui cultive la science avec cette passion et ce noble désintéressement? Écoutez donc :

« Et d'abord il est inexact de dire que le chien enragé a horreur de l'eau; ce symptôme, vrai chez l'homme, ne se présente que rarement chez le chien (une fois sur cinq à peu près). L'animal est au contraire tourmenté par une soif inextinguible que la paralysie du larynx, à une certaine période de la maladie, ne lui permet pas toujours de satisfaire, mais qui le porte à faire des efforts continus pour essayer de boire.

« Le premier symptôme de la rage est une tristesse sombre, une agitation inquiète, un changement continu de position; pendant plusieurs heures, le chien malade se retire dans sa niche; il ne montre cependant aucune disposition à mordre, et il obéit encore, quoique avec lenteur, à la voix qui l'appelle. Il est comme crispé sur lui-même, sa tête est cachée profondément entre sa poitrine et ses pattes de devant. Il refuse généralement sa nourriture habituelle, ou se jette dessus avec avidité, puis abandonne immédiatement les aliments inopinément mâchés. Parfois il dévore les matières les plus étrangères et les plus contraires à son alimentation, du crin, de la paille, des cailloux, etc. C'est un sûr indice de rage quand le chien mange ses propres excréments ou lèche les murs.

« L'écume mousseuse en abondance aux coins de la gueule appartient plutôt à l'épilepsie ou aux manies; dans la rage la salivation est de courte durée; elle persiste rarement au-delà de deux heures. C'est un symptôme plus certain quand on voit le chien, avec ses pattes, appliquées des deux côtés de la gueule, faire des efforts pour en expulser quelque chose comme on s'en voit s'il serait arrêté. Ce mouvement est provoqué par l'espèce de strangulation que l'animal éprouve. Dans ces cas, toute tentative pour le soulager serait dangereuse. Si la gêne est produite réellement par un caractère particulier, l'animal commence toujours par plusieurs aboiements ordinaires, dont le dernier se termine tout à coup, et d'une manière singulière, par un hurlement saccadé, à cinq, six ou huit sons plus élevés que le commencement. C'est le *hurlement rabique*, signe infallible qu'on reconnaîtra toujours quand on l'aura entendu une fois.

« Le chien malade paraît insensible à la douleur, ne crie pas quand on le frappe, se brise les dents en mordant le bois, ou même le fer rongé au feu qu'on met à sa portée.

« Un autre symptôme est cette propension irrésistible qui le porte à se jeter sur les animaux de son espèce.

« La fin de la rage se traduit par un épuisement complet. L'animal malade se traîne lentement le long des routes, la queue entre les jambes, sans avoir conscience de tout ce qui l'entoure. Sa gueule ouverte, sa langue pendante, sa démarche traînante, sont des symptômes caractéristiques. Il se retire dans quelque lieu écarté et s'assoupit pendant de longues heures. Il est dangereux de troubler son sommeil, car on éveillé immédiatement en lui ce fatal besoin de mordre; et tout atouchement, toute caresse, peuvent être payés d'une cruelle morsure. »

Voilà que vous saurez désormais reconnaître un chien enragé et que vous pourrez vous préserver de ce fléau. Vos jambes sont assurées contre la dent canine; mettons votre estomac à l'abri des aliments lésillés. Les grands journaux ont donné dernièrement l'ingénieux procédé de M. Dany pour reconnaître le mélange de fécule de pommes de terre ou de farine de légumineuses dans la farine de froment. Il est à regretter que ce procédé nécessite l'emploi d'une loupe d'un grossissement de trois fois, ce qui équivaut à un petit microscope; et de plus, qu'il exige une certaine habileté de

manipulation. Les expériences au microscope ont contre elles qu'elles laissent toujours place à la contrefaçon, chacun voyant différemment les objets, et le même objet ne pouvant être observé par deux personnes à la fois.

M. Martens, professeur de chimie à l'université de Louvain, s'y prend d'une manière plus simple; une bonne ménagère peut faire l'expérience elle-même. Elle a dans sa maison à peu près tout ce qui est nécessaire; un mortier, du papier à filtrer et du vinaigre. Il lui suffira d'envoyer acheter pour quelques sous de teinture d'iode chez le pharmacien.

M. Martens raisonne ainsi: « Pour arriver à la solution de ce problème, reconnaître les falsifications de la farine par la fécule de pommes de terre, il faut chercher un caractère exclusivement propre à cette fécule, afin de la distinguer, dans tous les cas, de la farine de blé. Or, la fécule est complètement insoluble dans l'eau froide, lorsqu'elle n'a point été broyée ou tant que ses grains sont restés intacts; mais si on les écrase dans un mortier de cristal ou autre très-dur, et on broyant fortement la fécule, et qu'on vienne ensuite à y mêler de l'eau, celle-ci dissout, comme on le sait, un peu de matière féculente, et, en filtrant le mélange après quelques minutes de macération au froid, on obtient un liquide clair qui blanchit par l'addition d'un peu d'iodé.

Si l'on opère de la même manière avec la farine de blé, le sirop, le liquide filtré ne suit, comme je l'ai reconnu, aucun changement de couleur par l'eau d'iodé, sans doute parce que les grains féculents du blé étant plus fins et sont enveloppés de glutin élastique, ne sont pas susceptibles d'être écrasés par le pilon, de manière à mettre à nu leur partie centrale susceptible de se dissoudre dans l'eau froide.

D'après cela, j'ai cherché à reconnaître si des mélanges de farine de blé et de fécule de pommes de terre broyées fortement dans un mortier, puis délayées avec de l'eau, se comporteraient comme la fécule seule, et j'ai constaté que, lors même que la fécule n'entre dans le mélange que dans le rapport de 5 pour 100, on peut encore constater sa présence en broyant fortement la farine suspecte pendant cinq à dix minutes, avec la précaution de n'en triturer que peu à la fois, afin d'être plus sûr d'écraser les grains de fécule. Si après avoir ainsi broyé la farine on la délaye avec de l'eau, et que, après quelques minutes de macération, on filtre le liquide à travers du papier Joseph, l'eau filtrée blanchit par la teinture d'iodé, si la farine est mêlée de fécule.

Une autre falsification que l'on fait surtout subir de nos jours à la farine de froment, et qui est très-commune dans nos grandes villes, consiste à y mêler de la farine de seigle.

Pour constater cette altération, on n'a qu'à mêler la farine suspecte avec deux fois environ son volume d'eau, et laisser macérer ce mélange pendant une heure ou deux, à la température de 20 à 50 degrés centigrades, en ayant soin de remuer de temps en temps. On jette ensuite le tout sur un filtre de papier, on lave le dépôt sur le filtre avec un peu d'eau pour entraîner toute la légumine. Le liquide filtré, traité par un peu d'acide acétique versé goutte à goutte, se trouble fortement et devient lactescent, ce qui annonce la présence de la légumine.

Il faut pas ajouter un grand excès d'acide acétique, qui pourrait redissoudre la légumine précipitée.

Le liquide filtré présente, en outre, les autres caractères d'une solution de légumine, c'est-à-dire qu'il précipite par l'acide phosphorique trihydraté, etc.

Ce procédé, d'une exécution extrêmement facile, fait reconnaître la farine de seigle, ou de toute autre légumineuse dans la farine de blé, lors même qu'elle n'y serait mêlée que dans le rapport de 4 à 5 pour 100.

— Je vous recommande un bon procédé de désinfection des écuries et des étables. Il est indiqué par M. Joigneux dans la *Revue agricole de la Côte-d'Or*. C'est le procédé que Guiton de Morveau appliqua le premier aux salles des hôpitaux sous l'empire.

S'il agit d'une étable, d'une écurie ou d'une bergerie, on saisit le moment où le bétail en sort pour n'y rentrer que le soir, on suspend à hauteur d'homme un ou deux vases dans chacun desquels on a mis quatre ou cinq poignées de sel de cuisine et deux poignées de peroxyde de manganèse. Ceci fait, on ferme avec soin les fenêtres ou les lucarnes, puis on verse dans chacun des vases le contenu environ d'un verre d'huile de vitriol (acide sulfurique). Le sel de cuisine (chlorure de sodium) laisse dégager le chlore tout aussitôt en vapeurs très-abondantes, et on s'écouille rapidement en refermant sur soi la porte de l'écurie, de l'étable ou de la bergerie. Le gaz s'empare des émanations ammoniacales et des miasmes putrides, qu'il ramène sur le sol en vertu de son propre poids, et l'air se trouve purifié. Au bout d'une demi-heure environ, quand la désinfection est complète, on ouvre portes, fenêtres et lucarnes, afin de chasser l'odeur pénétrante du chlore, qui irriterait les poumons des animaux, et l'opération est terminée.

Cette opération n'est guère applicable pendant la saison d'hiver, attendu que les animaux sortent peu ou ne sortent point; mais à partir du printemps, on ferait bien d'en user au moins une fois par mois. La dépense serait si peu de chose, qu'on ne peut raisonnablement la considérer comme un obstacle.

— Nous terminerons par un procédé qui sera apprécié dans les ménages agricoles, peut-être moins encore que dans toutes les cuisines urbaines. Voulez-vous ôter la rancidité au beurre, battez-le dans une suffisante quantité d'eau, à laquelle vous avez ajouté 25 à 50 gouttes de chlorure de chaux par kilogramme de matière à réhabiliter. Après avoir bien battu, laissez en contact avec l'eau pendant une heure, puis retirez et laissez le beurre fraîche. On opère avec le même succès sur les graisses d'un âge d'œuf. Désormais plus de circonstances atténuantes pour le Fléouat qui enlève à ses clients et s'en prendrait hypocritement aux services de la canicule!

SANT-GERMAIN-LEUC.



## L'ange de la pudeur, par M. Motelli, de Milan.

Nous avons publié, dans notre dernier numéro, un dessin du monument funéraire de M. P. exécuté par Motelli. Celui que nous publions aujourd'hui nous fournira l'occasion de dire un mot des travaux de cet artiste qui vient de se faire connaître en France par une œuvre remarquable.

Motelli avait acquis à Milan une brillante réputation par des compositions originales, qu'il appelle *américanistiques*. C'étaient des corbeilles de fleurs parmi lesquelles surgissait pile-mêle une multitude de petits enfants, ayant chacun une pose et une expression différentes, comme celle qu'il désigne sous le nom de *panier d'amours*. C'étaient des groupes de moyenne grandeur, tels que celui que nous avons vu dans son atelier, et qui représente deux enfants dont l'un vient par derrière poser la main sur les yeux de l'autre, qui, pour se défendre des agaceries du petit lutin, laisse échapper des œufs qu'il porte dans sa chemise retroussée. Les œufs naturellement s'écrasent en tombant à terre.

Tout cela est gracieux, modelé avec un soin extrême et consciencieusement ciselé. Bien que le genre même de ces élégantes créations manque de l'ampleur nécessaire pour exercer toute la vigueur de son talent, le sculpteur n'y a pas moins dépensé beaucoup d'art et de laborieuse patience.

Motelli a produit aussi quelques compositions plus sérieuses, entre autres *L'ange de la Pudeur*, qui est de moyenne dimension, et qui lui valut un beau succès à l'exposition de Milan de l'année dernière. Rien n'est gracieux comme la pose de cette jeune fille assise, dont la pudique nudité n'a pour vêtement que le voile léger que suspend devant son sein virginal cet ange aux ailes déployées. Rien n'est léger comme le message céleste qui semble l'avoir au point d'appui, et pareil à la colombe, se soutenir en battant l'air de ses ailes blanches. La jeune vierge lève les yeux vers lui, et paraît s'inspirer de ses chastes conseils. Ce qu'il y a de plus remarquable, à notre avis, dans la composition de ce groupe, c'est l'harmonie et le naturel de la pose.

L'artiste a parfaitement rendu et compris ce don divin de la femme, la pudeur, qui la fait aimer des Vendueurs et respecter jusque dans ses vieux jours.



## Correspondance.

A. M. P. R., à Anvers. — Volontiers, monsieur; avec vos remerciements.

A. M. Ch. G., à Batignolles. — Nous aurons une occasion prochaine de vous donner satisfaction.

M. E. L., à Paris. — Pour le portrait de M. G., ce n'est pas notre faute, mais celle de la famille. A l'égard du surplus de votre lettre, nous vous dirons, monsieur, que nous avons dix-huit mille abonnés et autant de goûts divers à contenter; que nous visons de tous nos soins et de tous nos efforts.

## Principales publications de la semaine.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE.

*Instruction pour le peuple*. Cent traités sur les connaissances les plus indispensables. Livraison 42. *Devoirs privés*. — *Philosophie pratique*. — *Morale usuelle*. Traité 45. Signé: Jules LA BEAUME. Ce dernier traité sera publié en trois parties. — Paris, Dubochet, Le Chevalier.

*Des Collèges, de l'Instruction professionnelle, des facultés*; par M. C. DESPREZ, membre de l'Institut, professeur de physique à la Faculté des sciences de Paris. In-8 de 176 pages. — Paris, Joubert.

SCIENCES ET ARTS.

*Reflexions et menus propos d'un peintre genevois, ou essai sur le beau dans les arts*; par R. TOPFER, auteur des *Nouvelles genevoises*, etc., précédés d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par ALBERT-ARRET. 2 vol. in-18 format anglais de 758 pages. — Paris, Dubochet, Le Chevalier.

*Annuaire des mortes des côtes de France pour l'an 1848*, publié au dépôt de la marine sous le ministère du duc de Montebello; par A. M. H. CHAZALLON, ancien élève de l'école polytechnique, etc. Un vol. in-18 de 560 pages. — Imprimerie royale. Juin 1847. Paris, Robiquet.

HISTOIRE.

*Géographie départementale, classique et administrative de la France*. — Paris, Dubochet, Le Chevalier. (Voir le détail aux Annonces.)

*Histoire universelle*; par CESAR CANTI, soigneusement remaniée par l'auteur et traduite sous ses yeux, par ERGÈRE ANDRY, ancien député, et PIER SILVESTRE LEOPARDI. — Tome XIII. Un vol. in-8 de 674 pages. — Paris, Firmin Didot.

L'ouvrage aura 18 volumes.

*Album des Jeux de hasard*; précédé d'un abrégé et d'applications de la *Théorie des Probabilités*; par M. VAN TENAC. 1 vol. in-18. — Paris, 1847. Marescq et C<sup>e</sup>. 2 fr. 25 c.

A l'exception de quelques traités spéciaux, les *Académies des Jeux* ont été rédigées par des individus peu lettrés, et imprimées avec une extrême négligence. Aussi, était-on fort embarrassé jusqu'à ce jour, quand il s'agissait de décider l'une des mille difficultés qui naissent à chaque instant dans le cours d'une partie. Aucun livre présentable, aucun code ne faisait encore autorité en pareille matière.

C'était donc rendre un véritable service aux nombreux amateurs de jeux qui se partagent les salons et les cercles, que de consacrer un travail consciencieux et bien confectionné aux diverses branches de cette science épineuse. C'est ce que vient de faire M. Van Tenac, en remontrant en un seul volume tous les documents épars relatifs aux jeux anciens et modernes; en codifiant, pour ainsi dire, les lois, règles et conventions aujourd'hui généralement acceptées par les joueurs de bonne compagnie, et en mesurant par des nombres les caprices du hasard. Avec ce livre, le *calcul des probabilités* est maintenant la chose du monde la plus facile à apprendre. Il suffit, en effet, d'avoir lu les trente premières pages de l'*Album des Jeux*, pour comprendre les principes fondamentaux de cette théorie, et pour savoir, avant de se mettre au jeu, quelles sont les chances les plus probables de perte ou de gain que l'on va tenter.

Sous un format élégant et commode, l'*Album des Jeux* réunit donc toute la jurisprudence actuelle des jeux en usage dans les sociétés les plus modestes, aussi bien que dans les plus aristocratiques. Desormais, plus de dissidence possible, plus de querelles dans une partie; les difficultés seront résolues ou aplanies par un oracle infallible, et ce sera pour les tapis verts un juge du camp aussi respectable que les autres l'étaient dans les tournois des vieux chevaliers.

Nous avons remarqué particulièrement les traités du *whist*, de l'*écarté*, de la *ballotte*, des *dames*, des *échecs* et du *domino*, comme présentant d'une manière claire et précise les connaissances nécessaires pour l'intelligence parfaite de ces jeux. L'historique placé en tête de chaque traité n'est pas moins intéressant par les choses curieuses qu'on y trouve.

L'*Album des Jeux*, imprimé avec le plus grand soin par la maison Lacrampe, offrira sans dispartie les meubles du plus beau salon; il fera le complément obligé de toutes les bibliothèques des châteaux et des salons célèbres, ou le remplitra de lacunes des autres plaisirs. La librairie Marescq peut donc compter sur un rapide succès, car l'*Album* remplira des vœux des grossiers, tirez sur papier gris pour le commerce des colporteurs, et qui n'ont ni sa méthode, ni son universalité, ni enfin sa correction littérale; ce mérite obligé de toute publication qui veut être aujourd'hui fructueuse et durable.

Distribution des prix de l'école municipale François I<sup>er</sup>.

Nous avons assisté hier à la distribution des prix de l'école François I<sup>er</sup>, cette belle création municipale qui a rempli toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir. Cette fête de l'enseignement industriel était présidée par M. le préfet de la Seine, assisté de MM. Périer, Hourcade, Sanson-Davilliers, Pellassy de l'Ouse et Marcelot, membres du conseil général et du conseil d'administration de l'école. M. le préfet, dans une allocution vivement sentie et chaleureusement applaudie, a constaté les progrès inespérés et le succès croissant des études suivies à l'école François I<sup>er</sup>, qui, après trois ans d'existence seulement, compte 160 pensionnaires et 140 externes. A la suite des chants exécutés par les élèves orphéoniques de l'école, les nominations ont été proclamées; parmi les jeunes gens qui ont été le plus fréquemment appelés, nous avons remarqué MM. Houzeau, Droz, de Fournières, Leroux, Stiévenard, Simon, Salom, Tamburini, Japy et Kœchlin, dont les noms ont été accueillis par d'unanimes acclamations. Un grand nombre de membres de l'administration municipale et de notabilités industrielles et scientifiques assistaient à cette solennelle dispensation des récompenses du travail de l'année, et l'on remarquait sur l'estrade les chefs arabes présents à Paris, curieux d'assister à un spectacle si nouveau pour eux.

On s'abonne chez les directeurs de Poste et aux Messageries, et chez tous les principaux libraires de la France et de l'Etranger.

CAEN, AVONDE, HUET-CABOUREG, RUPALLEY; — CAHORS, CALMETTE; — CAMBRAY, HATTI; — CARACAS (Amérique du Sud), DE REBAS, agent du *Correo de Ultramar*; — CARTAGE (Amérique Centrale), HENRIQUE DE LA VEGA, agent du *Correo de Ultramar*; — CETTE, DESTRECH; — CHALONS-SUR-MARNE, BONNIER, BOYER, ELIASSE; — CHAMBERY, (Savoie), FERIN; — CHARLEROY (Belgique), BODE; — CHARLEVILLE, JOLY, LETELLIER; — CHARTRES, GARNIER, NOBRY-COCCARD; — CHATELAIN, LECESNE; — CHATEAURoux, NURET, SALVAGY; — CHATELLERAULT, DUCLOS, VARGAULT; — CHAMONT, RENARD-CHARLET; — CHAUNY, WISBECK; — CHAUA-DE-FONDS (Suisse), LEMARCHAND, LESQUERREUX, NICOD; — CHERBOURG, FEUARDANT; — LEGOLET; — CIENFUEGOS (Amérique du Sud), HELVETUS LANNIER, agent du *Correo de Ultramar*; — CLERMONT-FERRAND, PARIS-BEAULIEU, VEYSSET; — COMPIEGNE, DEBOIS; — COPENHAGUE (Danemark), HOST.

DIÈPPE, VEUVE MARAIS; — DIJON, DECAILLY, LAMARCHE, TESSA; — DOLE, GRUSSE, PRUD'OM-DEPRE; — DOUAI, EBEL.

ELBEUF, PERRE; — ETAMPES, FORTIN; — EU, HOUBERT COBLET.

FLORENCE (Italie), RICORDI et JOUBAUB; — FONTENAY-LE-COMTE, ROBICSON; — FRANCFORT-SUR-MEIN, CH. JEGEL.

GAND (Belgique), HOSTE; — GENES (Italie), BOEFF; — GENÈVE (Suisse), BEUTHIER-GUERS, JULIEN d'ARIE et H. LEROYER, RAIMBAUD; — GIEN, LEJEUNE; — GRENOBLE, VIELLET.

HAM, LAURENT; — HAVRE, COCHARD, TOCROLOE.

ISSOUDUN, JEGAND-LEPENTE.

JASSY (Moldavie), BELL.

La suite à un prochain numéro.

## Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Un homme peut braver l'opinion; une femme doit s'y soumettre.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE fils et Compagnie, rue Damiette, 2.